OU VONT LES MILLIONS

que dépensent chaque année

LES COLLECTIONNEURS DE PAPILLONS

*La création d'un Comptoir est décidée,
entreprise, mais nous pouvons mieux
faire encore :*

UNE SOCIÉTÉ PAR ACTIONS
avec limite dans les bénéfices

PAR

G. MELOU

Instituteur à Mananjary

MADAGASCAR

3 fr. 50 port compris

(S'adresser à l'auteur)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'analyse
« non réservés » pour tous les pays y compris l'Allemagne

TANANARIVE

Imprimerie de l'Imerina

Septembre 1918

62
54
MS2
1918
ENT

OU VONT LES MILLIONS

que dépensent chaque année

LES COLLECTIONNEURS DE PAPILLONS

*La création d'un Comptoir est décidée,
entreprise, mais nous pouvons mieux
faire encore :*

UNE SOCIÉTÉ PAR ACTIONS
avec limite dans les bénéfices

PAR

G. MELOU

Instituteur à Mananjary

MADAGASCAR

3 fr. 50 port compris

(S'adresser à l'auteur)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'analyse
« non réservés » pour tous les pays y compris l'Allemagne

TANANARIVE

Imprimerie de l'Imerina

Septembre 1918

ON THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF THE

REPUBLIC OF THE UNITED STATES

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

Avertissement

Lorsque j'ai publié ma première brochure, en janvier dernier, j'espérais recevoir quelques réponses seulement de ceux de mes correspondants avec lesquels je m'étais déjà entretenu, à la fois de la Lépidoptérologie et du Commerce qu'elle entraîne.

Je craignais beaucoup — parce que j'avais parlé du commerce — de ne pas avoir le plus petit encouragement de la part de MM. les Professeurs.

Enfin, comme je ne m'étais guère attardé au commerce lui-même—qui nécessite une très longue étude— je n'espérais pas non plus gagner la confiance de ceux qui pouvaient être partisans d'une réforme de ce commerce.

Quelle ne fut pas ma joie quand, après avoir attendu fiévreusement un courrier pendant cinq longs mois, je reçus le même jour, 8 Août, plus de cent réponses à l'envoi de ma brochure, et quand j'eus la certitude que d'autres lettres m'avaient encore été adressées.

Certaines furent perdues, en effet, dans l'incendie qui se déclara à bord du « Bankoku-Maru », d'autres par le torpillage du « Djemnah ».

Ces réponses me prouvent, de la façon la plus convaincante, que tous les lépidoptéristes étaient d'accord depuis longtemps sur la nécessité d'entreprendre une réforme complète du commerce des insectes.

Ce qui nous avait fait rester dans l'erreur, c'est que nous ne savions pas assez que la Lépidoptérologie ne doit plus être considérée comme une étude spéciale, mais bien comme une étude générale à laquelle concourent également les études spéciales de la Nomenclature, de la Collection, du Commerce et de la Chasse.

Je pense pouvoir montrer, dans cet ouvrage, que chacune de ces études comporte diverses branches, à l'étude desquelles il est enfin temps de travailler, si nous ne vou-

lons pas être, bientôt et de beaucoup, dépassés par les Allemands qui avaient déjà commencé ces études.

Les études de la Nomenclature, de la Collection, du Commerce et de la Chasse dépendent tellement les unes des autres, et elles s'enchaînent si bien, qu'elles ont des rapports constants, inévitables et qu'elles ne peuvent se passer les unes des autres sans nuire à chacune d'elles et à leur ensemble : la Lépidoptérologie.

Jusqu'à ces derniers mois, j'avais cru, et beaucoup de ceux qui m'ont répondu le croyaient aussi, je pense, que l'intermédiaire, le commerçant était seul cause de tout le mal.

Il n'en est rien. Les intermédiaires ont été victimes, comme les autres, de malentendus, d'erreurs. Il en est qui en ont abusé, comme d'autres entomologistes aussi.

Et je suis heureux, bien heureux, de pouvoir le démontrer, par mon propre exemple ; car moi aussi, je suis devenu intermédiaire, j'ai dû le devenir.

Je suis d'autant plus heureux de reconnaître mon erreur qu'en écrivant ma brochure « Dix ans de chasses entomologiques aux Colonies », je me sentais gêné — sans savoir pourquoi — lorsque je parlais de l'intermédiaire.

Il fallait donc chercher ailleurs la cause du mal dont nous avions tous à nous plaindre.

Et c'est sans chercher cette cause que j'attribuais, toujours de bonne foi, à l'intermédiaire, c'est en commençant l'étude du commerce que je reconnus cette erreur.

Je n'avais pas encore suffisamment songé au Commerce, en janvier 1918. — Et c'est là une longue étude, dont je commence à comprendre l'ensemble, l'importance, et que j'entreprends hâtivement, dans la deuxième partie de cette publication.

Dans le chaos des idées qui me sont venues depuis quinze ans, depuis janvier surtout, je n'ai pu mettre encore qu'un peu de la clarté qui y est indispensable.

Il faudrait y penser de longs et nombreux mois pour

pouvoir traiter convenablement quelques points que je ne fais qu'effleurer.

Mais comme je crois pouvoir gagner, cette fois, beaucoup plus encore de la confiance que m'ont témoignée mes lecteurs, et que j'ai hâte de reprendre le métier auquel je suis le mieux préparé — celui de chasseur — je m'empresse de faire part à ceux qui ont bien voulu m'encourager de l'extrême simplicité avec laquelle nous pouvons enfin nous entendre tous et travailler, étroitement unis, unis définitivement, à l'Etude Générale de la Lépidoptérologie.

Je laisse le soin à ceux dont les connaissances sont étendues d'appliquer les mêmes principes dans les études plus générales de l'Entomologie, de la Zoologie, de toute l'Histoire naturelle.

Je ne vois pas non plus pourquoi les mêmes principes, qui seraient bons en Histoire naturelle, ne le seraient pas dans les rapports des Sciences physiques, des Sciences politiques, sociales, économiques, des Arts, des Lettres, avec les nombreux commerces qu'elles entraînent. Enfin, généralisant de plus en plus, il me semble que la Science — la Vérité — pourrait profiter de la même union : Science et Commerce.

La première partie de cet ouvrage a été rédigée d'avril à fin juin, un mois après mon arrivée à Mananjary.

Je l'ai écrite avant de savoir ce qui serait répondu à la 1^{re} brochure. Je l'ai faite parce que de nouveaux événements venaient de se produire brusquement dans ma vie de chasseur. Je venais de comprendre toute l'importance de ces circonstances inattendues, qui firent plus, en quelques mois, pour l'évolution de ma mentalité de chasseur, que les quinze longues années passées aux Colonies, que mes dix ans de chasses.

Et quand je rédigeai cette première partie — bien avant le 8 août donc, — je sentais aussi quelle serait son insuffisance.

Je comprenais bien que je ne pourrais être cru, entièrement, du plus grand nombre de mes lecteurs.

Malgré cela, je l'écrivis, me décidant à faire paraître, plus tard, une troisième brochure, s'il le fallait.

C'est pourquoi je demande à ceux qui voudront bien me lire encore, de réserver leur jugement, au sujet de cette première partie, jusqu'à ce que je puisse leur montrer mieux tout ce que j'ai appris encore de la Vérité — que nous cherchions tous, que j'ai eu la chance de connaître avant eux et qu'aurait eue tout chasseur qui aurait traversé les circonstances que je devais rencontrer.

Je prie les lecteurs de « Dix ans de chasses entomologiques » de croire à ma plus profonde reconnaissance pour la bienveillance qu'ils m'ont témoignée en répondant à mon premier envoi.

Je leur demande de croire que la première partie de ce travail a été conçue, rédigée, avant le 8 août : elle était achevée fin juin. Je n'y ai changé que le terme de « Cabinet lépidoptérologique » qui était impropre, et je lui ai substitué celui de « Comptoir » sur la juste remarque que m'a faite M. le Professeur Trouessart, du Museum.

Je présente cette première partie — et plus spécialement le chapitre « Un rêve : l'Avenue de l'Opéra », non comme un projet déraisonnable, que je crois moi-même irréalisable pour longtemps, mais comme une idée qui devra — fatalement — se faire jour, prendre corps et se réaliser ensuite, grâce à la loi du Progrès, que rien ne peut arrêter, et qui chaque jour devient plus impérieuse.

Je suis heureux de publier, dans la seconde partie, les si précieuses lettres que j'ai reçues de ceux qui, en France sont à la tête des Etudes d'Histoire naturelle et en occupent les premiers rangs.

Le Comptoir que nous désirions peut être considéré comme un fait, en voie d'exécution déjà et qui sera bientôt accompli.

Dix entomologistes m'ont écrit qu'ils étaient prêts à participer, de leurs capitaux, à la création du Comptoir.

D'autres, nombreux, sont « séduits », disent-ils, « par

mes projets et se laisseront peut-être entraîner, après la Guerre ».

Quelques-uns m'écrivent « qu'ils ne manqueront pas de discuter ces projets avec leurs amis ».

Ma plus grande ambition, aujourd'hui, est de gagner encore davantage de cette confiance dont j'ai reçu tant de preuves et dont je reste si cordialement touché.

Mananjary, 8 Septembre 1918.

APPEL AUX ENTOMOLOGISTES DES PAYS ALLIÉS

Presque toutes les races des Cinq Continents se sont alliées, unies dans un même sentiment d'honnêteté. Toutes luttent avec une ardeur, une sincérité sans exemple dans l'Histoire, à l'anéantissement des derniers grands Profiteurs de la Société.

Ces Profiteurs, ces cruels égoïstes, dont le nombre est infime, ont-ils craint — pour servir seulement leur intérêt — de jeter la mort partout, sur des millions de jeunes gens, sur leurs propres compatriotes ?

Ne sera-ce pas seulement quand il n'y aura plus de Profiteurs, que les Guerres cesseront ?

N'est-ce pas parce que tous nos braves alliés, tous nos honnêtes amis voulaient une Paix définitive, qu'ils ont tout quitté, tout sacrifié, pour venir combattre à nos côtés ? Que nous importe l'Argent ? Nous en dépensons tous avec la certitude qu'il ne nous reviendra pas ; nous sacrifions le nôtre pour notre Idée. Nous voulons plus d'honnêteté, nous ne voulons que cela.

Quand les grands Profiteurs ne pourront plus, seuls, profiter, ils se retireront, ils se joindront à nous, ils profiteront, comme tout le monde, du Progrès.

Tous, nous espérons fermement que la Paix définitive de la Société n'est plus qu'une question de mois, de semaines. Nous ne luttons que dans cet espoir.

Groupons-nous donc, Entomologistes, allions-nous encore, pour faire cesser les guerres que suscitent les Profiteurs de l'Entomologie : ceux qui affectent de dédaigner le Commerce et qui en profitent le plus ; ceux qui se cachent sous les noms de savants, de collectionneurs pour faire ce commerce, qu'ils aiment par dessus tout !

A notre tour, les honnêtes commerçants, de dédaigner ces faux savants, ces faux collectionneurs, ces pseudo-scientifiques.

Le commerce des Insectes est un des plus scandaleux ; on y voit des bénéfices atteignant 200.000 pour 100, d'avantage même.

Si tous les entomologistes honnêtes — le plus grand nombre encore — donnent l'exemple de l'honnêteté, ce sera là un bel exemple dans l'Histoire de l'Entomologie, et d'autres ne tarderont pas à nous suivre. L'honnêteté empêcherait-elle à un commerçant de réussir ?

Nous prions donc les Entomologistes des Pays alliés de se joindre à nous au moment où nous leur proposons une paix définitive dans l'Entomologie.

Plus la liste en sera grande, plus nous aurons de capitaux ; plus nous aurons de capitaux, plus vite nous connaissons les faunes.

Si quelques lépidoptéristes alliés étaient bien convaincus de la réussite de nos projets — comme le sont déjà beaucoup de Français — nous les prierions de communiquer sans retard à leurs compatriotes ces projets bien précis cette fois : en traduisant cette brochure dans leur langue, et en invitant les lecteurs à la création d'un Comptoir International honnête, dont le siège serait à Paris et dont les succursales seraient bien vite partout.

Mananjary, le 25 Septembre 1918.

Cette publication, tirée à mille exemplaires, sera traduite en anglais, aussitôt la Paix conclue.

Tout exemplaire non revêtu de ma signature et non numéroté sera réputé contrefait.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE DE LA COLLECTION

Etude de la Collection

Combien y a-t-il de collectionneurs de papillons ?

Un grand lépidoptériste, bien renseigné, me disait en 1916, qu'on connaissait environ cinquante mille collectionneurs.

Le Docteur Seitz dit dans son prospectus que « d'après les évaluations « statistiques, il y a environ cinquante mille personnes de tous les rangs, « depuis des souverains jusqu'à de modestes artisans, qui s'occupent plus ou « moins des papillons ».

Le nombre en est beaucoup plus élevé en réalité. Il est des collectionneurs qui achètent des papillons, mais qui ne font partie d'aucune société entomologique.

Je reçois des demandes de collectionneurs de France dont je n'avais jamais vu les noms sur aucun annuaire, et dont les collections sont cependant importantes.

D'autres — et ils sont très nombreux — se sont contentés d'un ou deux cadres contenant quelques beaux papillons.

Ce sont, le plus souvent, des collectionneurs amateurs, c'est-à-dire ceux qui désirent seulement ce qui est beau ou ce qui est bizarre.

Le nombre de ces collectionneurs peut être facilement et considérablement augmenté : il suffit pour cela de rendre accessible à tout le monde la collection de papillons, comme l'est la collection de timbres.

Comment procéder pour évaluer, le plus exactement possible, ce que dépensent les collectionneurs, chaque année ?

Je n'ai jamais eu aucun document à ce sujet. Je raisonne seulement d'après le nombre de cinquante mille collectionneurs que nous connaissons tous, et aussi d'après les nombreuses remarques que j'ai faites pendant dix ans, en tant que chasseur aux Colonies.

Les rapports que j'ai eus avec des savants, avec les naturalistes marchands, avec les collectionneurs les plus fortunés, devaient forcément m'amener à des conclusions auxquelles n'ont peut-être pas songé beaucoup de lépidoptéristes.

L'importance en est telle, en ce qui concerne le budget annuel des collectionneurs, qu'il serait très utile, j'en suis persuadé, de provoquer une enquête dont les résultats seraient riches en enseignements.

Pour ne pas être accusé d'exagération par ceux qui n'ont pas songé à ce qui peut se dépenser annuellement, je n'ose encore faire part des chiffres auxquels je crois.

Pour établir ce budget, les naturalistes marchands pourraient nous renseigner, si chacun voulait bien dire ce qui lui est acheté, en moyenne et par année, en papillons, cartons, épingles, etc.

Je prétends qu'il y a intérêt pour tous à le savoir, et qu'une science, quelle qu'elle soit, gagne à ce que tout ce qui s'y rattache soit étudié minutieusement dans tous ses détails.

Tous les collectionneurs savent qu'il se dépense beaucoup, mais cela n'est pas suffisant.

Je sais comme tout le monde que les papillons d'Europe sont les plus connus, qu'ils ont une faible valeur commerciale, que certaines espèces cependant atteignent encore des prix relativement élevés.

Je sais que les papillons exotiques se vendent bien plus cher, parce qu'il y a peu de chasseurs, parce que les exemplaires de chaque espèce sont rares, parce que les collectionneurs en ignorent souvent la rareté.

Tous, nous savons que certaines espèces se payent plusieurs centaines de francs l'exemplaire ; que d'autres, rarissimes ou supposées telles, ont atteint plusieurs milliers de francs, qu'un exemplaire de *Papilio antimachus* est revenu à 12.500 francs à son propriétaire.

Mon premier guide, dans cet ordre d'idées, fut « Lépidoptérologie comparée » dont je possède actuellement les quinze volumes, grâce à la générosité de l'auteur, M. Charles Oberthür.

C'est en effet dans cet important ouvrage que je lus pour la première fois des récits exacts, détaillés, de ventes.

Ce livre me fut envoyé par l'auteur, à une époque où je chassais cependant pour lui.

Ceux des collectionneurs qui reçoivent des pays exotiques la production de leurs chasseurs, et qui ne leur donnent jamais de renseignements sur la valeur scientifique ou commerciale de leurs envois, apprécieront en fins connaisseurs — d'après le profit d'argent qu'ils en ont retiré — toute l'importance qu'avaient, pour moi, les indications que m'envoyait M. Ch. Oberthür.

S'il se trouve des marchands, que j'appellerai les malfaiteurs de l'Entomologie — comme ce Boche dont je vous ai parlé — qui découragent les chasseurs en payant comme lui des papillons rarissimes ou nouveaux 1 f. 25 pièce, il est — heureusement pour l'Entomologie — quelques bienfaiteurs comme M. Oberthür qui, pour renseigner plus tôt leurs chasseurs et pour les stimuler, poussent l'obligeance jusqu'à leur câbler quand ils ont fait une découverte de quelque importance.

Ce que nous savons sur quelques ventes

J'ignorais complètement tout cela au début de mes classes, en 1904. Je fus bien surpris d'apprendre encore par un autre bienfaiteur de l'Entomologie, M. le Dr. Riel, de Lyon, qu'il existait des catalogues prix-courants, pour les insectes comme pour toutes sortes de marchandises. Les lépidoptéristes ne seraient-ils pas curieux de connaître les prix élevés qu'ont été payés les papillons rares, désirés par quelques collectionneurs très fortunés ?

Si chacun voulait bien me dire ce qu'il sait à ce sujet, je serais heureux de faire connaître à mon tour, à ceux qui l'ignorent — au plus grand nombre — ce que j'aurais pu ainsi réunir.

Il circule couramment dans les Colonies, en France même, des erreurs fantastiques, au sujet des tailles et des prix atteints par certains papillons.

C'est ainsi qu'il me fut demandé à la Côte d'Ivoire, à diverses reprises, si je connaissais, si j'avais capturé ce fameux papillon, qui *valait* quarante mille francs.

C'est sans doute de *Papilio antimachus* qu'avaient voulu me parler les coloniaux mal renseignés.

J'écrivis alors à M. Ch. Oberthür, pour qui je chassais encore (on chasse volontiers et longtemps pour qui tient toujours ses promesses et ne vous

considère pas seulement comme une machine mais aussi comme un chasseur perfectible), et je le priaï de vouloir bien me dire ce qu'il savait de cette fable.

Par retour du courrier, je connus alors l'histoire du *Papilio antimachus* de feu Hewitson.

La vente assez curieuse de cette espèce avait été racontée, grossie, jusqu'à atteindre la somme de quarante mille francs. Quelques journaux même en avaient parlé, fixant ce prix, l'arrêtant.

Voici un extrait, par exemple, du numéro 1.757 du *Pèlerin* :

« *Collection.* — Parmi les collections récemment acquises par le Museum figure une collection de papillons. Elle n'est pas estimée à moins d'un demi-million. La plupart des papillons qui font partie de cette collection atteignent des prix très élevés. Ainsi, un papillon du midi de la France, la *Thais Honnoratii*, se vend assez couramment entre 30 et 40 francs. Tel autre papillon spécial à l'Angleterre, le *Polyommatus dispar*, qui ne valait guère que 5 à 6 francs, il y a quelques années, vaut aujourd'hui 300 francs par suite d'une subite disparition de l'espèce. On vend au même prix la *Semiramis* de l'Amérique du Sud, mais il n'existe pas de prix quand il s'agit d'un papillon africain de Sierra-Leone, le *Drurya antimachus*, dont on avait connu un exemplaire vers 1782 et qui n'avait pas été revu depuis. Convaincu que l'espèce n'en était pas absolument disparue, un collectionneur anglais envoya à ses frais, à Sierra-Leone, vers 1860, un chasseur de papillons qui fit une véritable exploration des plus pénibles pour se procurer un exemplaire unique : ce spécimen coûta à son propriétaire environ 12.500 francs. Un autre papillon de la même espèce, recherché également à Sierra-Leone par un riche Américain, revint à 40.000 francs. »

Ce que croit le grand public

Les conteurs de la Côte d'Ivoire en concluaient que quarante mille francs était le prix courant de ce papillon, qu'il suffirait d'en capturer dix exemplaires pour être aussitôt possesseur de 400.000 francs. *Papilio antimachus* existe aujourd'hui dans bien des collections.

Depuis mon arrivée à Madagascar — octobre 1916 — il m'a été posé les mêmes questions, au sujet d'un papillon qui aurait atteint vingt mille, disent les uns, cinquante, disent les autres, cent mille francs même, m'a-t-on affirmé.

Aucun journal n'ayant pris le soin, cette fois, de fixer un prix, ce dernier varie selon l'imagination des conteurs. C'est à *Actias Cometes* qu'il est ainsi fait allusion : *Actias cometes*, dont un naturaliste de Paris offre de vingt à quarante francs pour un exemplaire en parfait état, à ceux qui habitent l'île, et dans un prospectus qu'il répand à profusion.

Combien est-il demandé pour un exemplaire de cette espèce à ceux qui achètent ?

Le même marchand paie jusqu'à un franc, dit-il, un *Urania rhiphaeus* en parfait état... qu'il vend, une fois mis entre deux plaques de verre... dans les vingt francs aux Parisiens, et cent cinquante aux Américains du Sud, ces bons Argentins.

Coût du papillon : un franc plus les deux verres = 5 fr. (je compte largement).

Bénéfice : 145 francs par papillon.

Il m'a été soutenu, par un collectionneur de Paris, que ce naturaliste

voyait trop grandement les choses, qu'il allait se ruiner ! Ce naturaliste manque d'*Uranias* pour la consommation, bien qu'il en reçoive, chaque année, des milliers.

Une petite digression à propos d'*Urania riphæus*

Je me suis demandé bien des fois en chassant depuis dix ans pourquoi l'on rencontrait d'aussi jolies choses dans d'aussi vilains pays : d'aussi beaux oiseaux, d'aussi jolis papillons, dans ces régions où des beautés ne sauraient être appréciées par les indigènes, si apathiques.

Tout cela sans doute a été fait pour le plaisir de ceux qui aiment le Beau et qui sont loin, mais il a été ajouté qu'il faudrait venir le voir, qu'on ne pouvait rien avoir, sans peine. Pourquoi la production d'*Urania riphæus* et de tant d'autres belles espèces n'est-elle pas suffisante pour la consommation ?

Parce que — *Urania riphæus* — s'il existe du Nord au Sud de la Grande Ile et de l'Est à l'Ouest, n'existe pas en très grand nombre, dans chaque endroit. Parce que — enfin et surtout — les indigènes qui le capturent en détériorent 95, à 92 0/0, et qu'il n'en arrive en Europe que 5 à 8 0/0.

J'en ai fait l'expérience cette année à Mananjary : je n'ai vu jusqu'ici, en sept mois, qu'une seule génération d'*Urania riphæus* (1).

J'ai bien essayé de connaître la plante nourricière de cette si belle espèce, de cette espèce qui se prête si bien à une bonne industrie. Je crois même la connaître cette plante nourricière : ce n'est pas la même ici qu'à Diégo. J'ai surpris des papillons femelles, pendant la nuit, sur cette plante. Je crois aussi connaître la chenille, mais elle me paraît bien difficile à se procurer — une première fois — et je ne pense pas encore être à la veille de pouvoir faire en grand l'important élevage de cette espèce.

Il faudrait pour cela faire des recherches bien spéciales, ne pas craindre la grosse fatigue. Or, avec une phlébite ancienne de quinze ans, aggravée par le séjour aux colonies, les longues marches dans la brousse à toutes les heures de la journée, j'en suis arrivé à ne plus pouvoir faire un kilomètre sans souffrir beaucoup.

Supposez qu'on ne vende que mille *Urania riphæus* par an — et chaque bon Argentin en enverrait volontiers une douzaine à ses amis — vous conviendrez qu'avec un bénéfice de 145 francs par exemplaire, il vaut la peine de se déplacer.

Pensez-vous que dans dix ans tout le monde n'aura pas son presse-papier *Urania riphæus* ?

Il est si beau, cet *Urania* ! La Grande Ile en nourrit dans ses plus petits coins : le bénéfice qu'en pourrait retirer un Comptoir bien organisé permettrait de songer aux branches de l'Histoire naturelle qui n'offrent pas de débouchés commerciaux, — je commence à comprendre pourquoi il n'y a pas de collectionneurs d'éléphants et de baleines, — mais qui ne manquent pas d'intérêt scientifique.

Quant je dis l'*Urania riphæus*, je pense aussi aux si nombreuses autres espèces.

Revenons à notre sujet

Il m'a été demandé encore si je connaissais cet autre papillon malgache de même forme qu'*Actias cometes*, de même forme... à quelque chose près... mais de couleur... bleue.

(1) Cette phrase a été corrigée le 15 octobre — pour le « bon à tirer. »

Avec les déformations que valent les bruits transmis des uns aux autres, et la difficulté qu'il y a à dépeindre de vive voix une espèce dont on a seulement entendu parler par d'autres colons, une espèce dont on ignore le nom, celui de la famille, je me demande s'il ne s'agit pas cette fois de *Papilio antenor*.

Pourquoi laisserait-on se répandre et s'amplifier de pareils bruits ? Pourquoi ne combattrait-on pas ces croyances qui frisent la superstition, qui — par contre-coup — nuisent à tous ceux qui s'intéressent à la Lépidoptérologie ?

Je citerai plus loin un exemple tout dernièrement vécu, à propos d'*Actias cometes*, dont je m'étais aussi promis de parler.

Il y a toujours intérêt général à faire connaître la Vérité. Et près de chaque grand bureau d'études, il devrait y avoir un bureau de vulgarisation scientifique. Les savants le savent mieux que moi, depuis longtemps ; ils savent bien aussi que pour installer ce bureau de vulgarisation, il faudrait d'abord un peu de place ; et qu'avant de songer à ce bureau, ils auraient à penser à beaucoup d'autres études dont chacune nécessiterait de grands bureaux, de vastes pièces. Ignorent-ils aussi que certains collectionneurs, dont la collection se borne à quelques familles de papillons, ont, pour loger ces papillons, des pièces plus grandes que tout un Laboratoire du Museum ? Que le propriétaire de la collection a, de plus, un bureau, une bibliothèque, un vaste appartement, le tout confortable ? Ils l'ont constaté bien des fois, lorsqu'ils ont dû se rendre chez des collectionneurs, pour études. J'imagine les réflexions qu'ils devaient se faire en quittant ces collectionneurs.

Ne devaient-ils pas se dire que s'ils avaient été installés aussi bien, ils auraient pu perdre moins de temps à la recherche de ce qui n'était pas à portée de leurs mains ; que pendant ce temps, ils auraient pu penser davantage à leurs chasseurs, aux autres études de l'Entomologie ?

Je pense quelquefois au bureau de M. le professeur Bouvier, que j'ai vu en 1905. Si je me rappelle bien, cette pièce mesure environ quinze mètres carrés. Comment M. Bouvier a-t-il bien pu faire tant de travaux, dans ce petit bureau où il devait manquer de tout ce dont il avait besoin à chaque instant ?

Cette pensée m'encourage, car si mon bureau de simple chasseur, dans un petit coin de Madagascar, est l'ancienne boutique d'un Chinois, une boutique sale, indécrassable, ce bureau est trois fois plus grand que celui de M. Bouvier. Et je me crois mieux partagé que lui. Mon bureau est en même temps mon salon, ma salle à manger, l'atelier de mes metteuses en papillottes, ma pièce pour collection, le logement de mon matériel. Si je n'ai pu trouver aucun meuble en arrivant, j'ai eu les étagères du Chinois qui venait de mourir. Combien ces étagères me sont commodes ! Elles tiennent lieu de bibliothèque, de buffet, d'armoires de toutes sortes, de lampisterie, que saisis-je encore ?

Elles m'ont valu de nombreuses visites des indigènes qui passaient dans la rue et qui ne pouvaient pas ne pas être attirés par ces étagères, garnies de livres, de bouteilles, de cartons, de lampes, de tabac, d'assiettes. A chaque instant, j'étais sollicité par un Malgache qui me demandait 4 sous de sel, un autre qui aurait voulu 2 sous de pétrole, une dame même qui désirait des lentilles, un groupe d'Indiens qui me demanda si je vendais le tout, en bloc. Malgré la difficulté que j'éprouve à rédiger quand je travaille dans la boutique du Chinois à trois mètres des jeunes filles qui confectionnent des papillottes en causant, de mes deux bonnes indigènes, qui n'ont jamais su parler à voix basse, qui ignorent qu'on peut rire autrement qu'aux éclats, malgré les chas-

seurs qui cassent du carbure avec le marteau en chantant des airs de leur village; malgré tout cela, je me trouve bien heureux quand je pense au bureau de M. le Professeur Bouvier, du Museum, à la pièce dans laquelle travaille M. Lesne, pièce de quelques mètres carrés, réservée à une collection et dans laquelle on n'aurait pu trouver la place pour une simple table. Et comme il a bien fallu tout de même un petit coin à ces Messieurs pour travailler, on a donné... à M. Lesne une toute petite table qu'on a réussi à caser contre une fenêtre.

Comment ne serais-je pas heureux dans la boutique du Chinois ?

Comment pourrait-on intéresser les curieux à la Collection ?

Ce n'est pas en faisant montre de savoir par une énumération sèche de noms latins des quelques espèces qu'on peut connaître, qu'on intéressera à la collection de papillons d'abord, à l'étude de ces derniers ensuite ceux qui sont curieux d'apprendre quelque chose ou ceux qui, plus simplement, cherchent une distraction intéressante.

C'est surtout en leur parlant des choses curieuses et si nombreuses qui font partie de l'Etude.

Dans tout enseignement, on doit partir — pour les débutants — du concret, pour arriver plus tard à l'abstrait.

Depuis quinze ans que j'habite les Colonies, je suis chaque fois étonné quand des personnes plus instruites que moi viennent visiter ma si pauvre et si petite collection.

Huit ou dix cartons en tout, où il n'y a d'autre classement que l'ordre chronologique dans lequel ont été capturés et étalés mes papillons. Le tout est disparate, choquant, laid, pour qui a visité une grande collection.

Dans mes cartons, les *Pièrides* voisinent avec les *Bunaea*, les *Papilios*, les *Sphinx* ou les *Micros*, comme le hasard me les a fait prendre.

Ceux qui admirent ma collection n'avaient donc jamais visité aucun musée !

Ce qui prouve bien qu'au moment où ces personnes ont fait leurs études, leur curiosité n'a pas été mise en éveil par les noms en *ptères* et en *ides* qui leur avaient été prodigués pendant les cours.

Tandis qu'après avoir entendu parler d'un superbe papillon jaune — grand comme ça — ayant deux longues queues en tire-bouchon et valant cinquante mille francs (mettez qu'on exagère un peu !), ces mêmes personnes, instruites, ont eu envie de voir une collection.

C'est ainsi sans doute que je dois en partie, à mon *Actias cometes* de nombreuses visites d'Européens.

Si, au lieu de dire ce que je savais de la vérité au sujet des prix, à ceux de mes visiteurs que j'aurais pu croire plus crédules que les autres, j'avais dit, d'un petit air détaché : « Voici le papillon jaune dont vous me parlez, en voici un autre un peu moins grand, en voici encore d'autres de plus en plus petits... j'en ai pris 170.000 l'année dernière, en huit mois », je serais devenu célèbre en rien de temps... dans la Grande Ile.

Car, non seulement il aurait été raconté ensuite que j'étais possesseur du fameux papillon de quarante mille, mais il aurait été dit de plus qu'il y avait, dans mes cartons, des papillons un peu moins grands, valant par conséquent dans les... vingt ou trente mille, peut-être, d'autres de quinze mille, etc., pour peu que j'aie voulu préparer ce petit enchaînement d'idées, pendant la visite, en ajoutant, négligemment : « Celui-ci est moins grand mais il est beaucoup plus intéressant que le grand jaune, plus recherché. »

Et les curieux, parlant de la petite visite, auraient sans doute imaginé un prix moyen, un franc par exemple par papillon... Et dame 170.000 papillons en huit mois, vous dites?... c'est joli !

Je me ferai un devoir, dans quelques mois, et toujours dans le but de faire connaître la part de vérité que j'ai apprise à mes dépens, de dire aux collectionneurs qui, eux, — savent bien ce qu'ils payent les papillons — ce qu'ils ignorent cependant : ce que sont payés les papillons aux chasseurs par certains collectionneurs des plus fortunés ; ce qui leur est promis pour les stimuler, ce qui leur est donné ensuite... quand les papillons sont arrivés depuis longtemps à destination ; tous les petits trucs si raffinés dont on se sert pour démontrer aux chasseurs qu'on accepte leurs envois par pure générosité de cœur. Je le dirai — à regret — si j'y suis obligé.

En ai-je appris depuis quinze ans de ces finesses de rédaction dont on use pour prouver au chasseur : que ses envois ont été mal faits ; que les papillons étaient trop pressés, on pas assez ; que la moisissure avait tout gâté ; que des milliers de parasites avaient tout dévoré ; que l'envoi ne présentait aucun intérêt ; que chez les marchands on payait bien meilleur marché !

Quel travail vais-je m'imposer, en choisissant — encore au détriment de mes chasses — pour indiquer aux collectionneurs, dans une troisième brochure, les habiles finesses qu'on emploie pour tromper jusqu'à l'aveuglement le pauvre chasseur, qui, éloigné de tout centre où il pourrait se renseigner, doit démêler la vérité, qui est si souvent parée, masquée et travestie !

Je devrai relire la formidable correspondance reçue depuis quinze ans, mettre d'un côté toutes les lettres qui m'ont volontairement instruit dans mon métier de chasseur, et d'un autre côté toutes celles qui m'ont instruit aussi, sans le vouloir.

Les lecteurs comprendront alors comment on décourage les meilleures volontés, comment on arrête les recherches, comment on empêche les progrès rapides que pourrait faire l'Entomologie, dans le seul but de gagner de l'argent bien qu'on en possède déjà beaucoup.

Evaluations fantaisistes du budget annuel des collectionneurs

Je m'en tiens au seul renseignement connu de tous, au chiffre de cinquante mille collectionneurs.

1^o Je suppose que mille collectionneurs dépensent chacun mille francs par an, en achats de papillons. Cela nous conduit à une dépense annuelle déjà coquette d'un million.

2^o J'admets que cinq mille collectionneurs puissent dépenser mille francs par an à l'enrichissement de leur collection. Le résultat devient plus sérieux, cinq millions.

Ne trouvez-vous pas que ce chiffre de cinq mille collectionneurs, pour la France, l'Angleterre, les deux Amériques, la Russie et l'Allemagne est trop petit ? Ne pensez-vous pas que pour un collectionneur fortuné, passionné, mille francs par an, c'est peu de chose ?

Qu'est-ce donc qu'un collectionneur fortuné ?

Est-ce celui qui possède 3.000 francs de rentes, 30.000 ou 300.000 ou 3 millions ? Ce sont tous ceux-là et ce n'est aucun de ceux-là si l'on s'en

rapporte au sens où j'entends parler depuis quinze ans, de collectionneurs fortunés.

Dans ce même sens, il n'y aurait qu'un collectionneur fortuné : ce serait celui qui posséderait la plus grosse fortune. Et il le serait seulement jusqu'au jour où de plus fortunés que lui deviendraient collectionneurs.

Le même homme est très fortuné, à son aise ou très pauvre, selon le milieu dans lequel on se trouve quand on parle de lui.

Les habitants d'un petit village ne disent-ils pas qu'un homme est riche quand il possède cent mille francs ?

Quelle figure fera cet homme dans une ville parmi les possesseurs d'un million ?

Dit-on, à Paris, qu'un million c'est une grosse fortune ?

Dans les salons de la cinquième avenue de New-York, à qui pensent les rois du pétrole, du fer, des jambons et des automobiles quand ils parlent de gens fortunés ?

Le même N° 1757 du *Pélerin* rappelle l'heureux mot du baron Alphonse de Rothschild auquel on apprenait que Cahen d'Anvers laissait 120 millions à ses héritiers : « Tiens, dit-il, je le croyais plus à son aise. »

Je suppose donc, car je n'ai pas eu le plaisir de compter avec lui, qu'Alphonse de Rothschild avait au moins de quatre à cinq cents millions. S'il avait été « moins à son aise », lui-même, il aurait pensé que Cahen d'Anvers était très fortuné. Car cette si délicate et si spirituelle réflexion ne pouvait tomber que des lèvres d'un homme « très à son aise. »

Je serais vraiment heureux de connaître la définition que devait donner ce célèbre Nomenclateur, des expressions : misère noire, pauvreté, gêne, petite aisance, honnête aisance, fortune.

L'homme fortuné — dans la nomenclature que je m'étais faite et où je faisais l'honneur à ceux qui n'ont pas de rentes, d'être admis — est celui qui se contente de ce qu'il a, celui qui sait équilibrer son budget.

Il convient donc de rejeter cette expression si fautive de collectionneur fortuné.

On peut dire, et toujours par comparaison, que tous ceux qui achètent des papillons sont fortunés.

Je ne me représente guère un collectionneur acheteur de papillons, ayant moins de douze mille francs de ressources annuelles.

Je crois que tous ceux qui ne se contentent pas de collectionner les papillons qu'ils prennent eux-mêmes ont au moins ce budget annuel.

C'est là bien assez pour arriver à une estimation dépassant les deux que j'ai faites précédemment. Il y a peu de collectionneurs à grosses fortunes ; il y en a beaucoup ayant cette aisance de douze mille francs, par an.

Comme toujours, l'impôt des plus petits, qui sont nombreux, est plus élevé dans son ensemble que celui des fortunés.

Sont-ce les voyageurs de première classe qui rapportent le plus aux compagnies de chemins de fer ?

N'est-ce pas l'émigrant, sur les bateaux, qui donne le plus aux compagnies de navigation ?

Les Petits collectionneurs qui possèdent douze mille francs comme ressources annuelles sont nombreux. La spéculation est beaucoup plus facile dans le commerce de la Lépidoptérologie que dans beaucoup d'autres commerces.

Les collectionneurs, tous gens instruits, qui réfléchissent, savent combien il est facile aux gouvernants de modifier l'opinion publique.

Pourquoi serait-il plus difficile aux mauvais dirigeants de la Collection lépidoptérologique de tromper les dirigés ? Il est d'autant plus facile de tromper les Petits que leur ignorance est grande. Et l'ignorance des lépidoptéristes est plus grande parce que les connaissances à acquérir sont plus vastes et beaucoup plus difficiles surtout. Ne faut-il pas de vastes bibliothèques pour être bien renseigné ? de grosses collections, beaucoup d'argent ?

Les Petits collectionneurs — et j'entends par cette expression des gens aisés — croiraient-ils encore à la philanthropie de ceux qui font construire un hôpital pour les plus pauvres gens, quelques jours après en avoir dévalisé de moins pauvres, à la Bourse ?

C'est une publicité habile, rien de plus.

Comment estimer le Budget qui nous intéresse

Je laisse le soin aux plus autorisés que moi de faire une juste évaluation de notre budget.

Quel est le nombre des collectionneurs qui achètent ?

Quelle est la moyenne de la dépense annuelle du collectionneur ?

Cela varie évidemment avec chacun, pour bien des raisons et pour des revenus de même importance.

Autant de questions qui exigent de la précision pour ne pas se lancer dans des calculs absurdes.

J'ai simplement voulu montrer qu'il se dépense chaque année des sommes considérables en achats de papillons et qu'il vaut la peine de chercher une évaluation se rapprochant de la vérité.

Ce que je crois de la psychologie du collectionneur

La passion du collectionneur est forte et durable.

Les autres passions s'éteignent le plus souvent parce qu'elles n'offrent pas éternellement des surprises heureuses, ou bien alors elles suffisent à remplir la vie de leur victime, laquelle ne devient pas collectionneur.

Le collectionneur de papillons n'a jamais fini de trouver de nouvelles espèces, de satisfaire sa passion ; il est arrêté dans ses achats par le chiffre de ses revenus.

Cette passion ne viendrait-elle pas, souvent, après les autres, à un âge où la situation de chacun est faite, c'est-à-dire au moment où les ressources sont le plus élevées ?

Quand on cherche à résoudre un des problèmes les plus difficiles de la vie — celui qui consiste à bien équilibrer son budget — et c'est plus vrai encore, peut-être, pour une grosse fortune que pour une modeste aisance (car dans ce dernier cas, il s'agit presque exclusivement des choses indispensables), on décide d'abord qu'on sacrifiera, par exemple, un dixième, un huitième de ses revenus, à sa plus grande distraction, à sa passion.

Comme la dépense sagement prévue pour la collection a été arrêtée, on la consomme régulièrement, ponctuellement ; on croirait presque manquer à

un devoir en ne faisant pas cette dépense : cette dernière n'a-t-elle pas été étudiée dans tous ses détails, en Conseil des meilleures de nos Facultés ? Il est donc sage d'obéir à une décision prise par une aussi honorable assemblée.

Oui, mais vienne l'occasion, une belle pièce, rare, désirée depuis longtemps, et que n'a pas Monsieur Un tel !

Adieu, les sages résolutions !

Toutes ces bonnes Facultés qui s'étaient réunies dans le Calme pour étudier la Dépense, et qui avaient eu comme Présidente la Raison — Elle-même — sont pressées, harcelées par la passion la plus forte : on n'a plus le temps de consulter l'honorable Assemblée. Et la décision est bien vite prise.

Le dixième, ce pauvre dixième, si raisonnablement étudié, fixé, arrêté, est dépassé : il devient le neuvième, le cinquième, selon l'appétit de chacun, selon sa volonté, selon les circonstances.

Le Collectionneur, — ce pauvre malheureux Collectionneur — puise alors dans les autres dixièmes, réservés jusque-là à l'Indispensable : autres distractions d'abord (quelqu'un peut-il se passer de distractions ?), toilette ensuite (et les dames ne sont pas contentes), table même chez les plus passionnés. (Je vous prie de me croire).

Il serait vraiment intéressant d'approfondir cette étude psychologique du collectionneur, de savoir qu'elle peut bien être la fraction moyenne des revenus destinée à la collection.

Si quarante ou cinquante collectionneurs voulaient bien dire, par exemple, quelle est la fraction de leurs revenus qu'ils consacrent à leur collection — oh ! sans parler du montant de la somme à laquelle s'élève cette dépense, sans rien dire non plus, bien entendu — du total de leurs revenus — ne pourrait-on pas déjà conclure à une fraction moyenne plus exacte ?

Le Commerce des papillons ne valait-il pas déjà la peine qu'on s'en occupât exclusivement ?

Ce Commerce mérite d'autres installations que celles que trouvent les collectionneurs, à des quatrièmes étages de maisons pauvres, dans des quartiers peu fréquentés, quartiers qui ne sont même jamais parcourus par ceux qu'on pourrait amener à la Collection.

Quelques marchands ont compris l'erreur ou l'insuffisance d'une installation mal située : tous ont cherché à améliorer ce qui existait déjà.

Ils n'ont pas eu les ressources indispensables pour bien faire. L'un a pensé aux quartiers du centre, aux quartiers où l'on s'amuse ; car c'est à ceux qui s'amuse, à ceux qui cherchent sans cesse de nouvelles distractions qu'il faut montrer nos beaux papillons.

Il faut les obliger à voir ces papillons, non pas en se rapprochant d'eux, en s'installant *près* d'eux, mais en les leur mettant sous les yeux, là où ils sont, là où ils passent.

Car aucun d'eux n'ira voir ces papillons, aucun ne se dérangera. A-t-on le temps de se déranger quand on s'amuse ?

Les gens qui s'amuse passent par la rue Bertin-Poirée, ils passent là... peut-être, pour arriver plus vite aux théâtres où ils se rendent. Peut-être encore, s'ils voyaient un bel étalage au rez-de-chaussée de la rue Bertin-Poirée, une vive lumière, de belles couleurs, auraient-ils envie d'y revenir le lendemain, ou la semaine suivante... un jour d'ennui !

Mais les papillons, qui sont bien cependant dans un quartier où passent ceux qui s'amuse, sont à un quatrième étage. . . et quel quatrième ! De là l'insuffisance dans l'installation de la rue Bertin-Poirée.

D'autres marchands ont pensé aux quartiers fréquentés par les Savants et par les collectionneurs déjà formés.

Ils se sont installés dans des maisons propres.

L'idée est-elle meilleure que celle de la rue Bertin-Poirée ? Les Savants n'ont pas le temps d'aller voir des papillons, il faut les leur apporter, et c'est de toute justice. Iraient-ils plus, s'ils en avaient le temps ? Peut-être, pour voir une amélioration apportée à l'installation, ou quelque pièce rare qu'on ne peut guère déplacer ou qui vient d'arriver. Ne seraient-ils pas gênés, avant d'entrer ? Ne s'assureraient-ils pas, avant de franchir la porte de l'allée, que personne ne les a vus ?

Quant à ceux qui collectionnent déjà, ils iraient dans n'importe quel quartier, dans n'importe quelle maison, à un sixième sans ascenseur, dans une mansarde, pour y trouver une pièce intéressante. Il en est bien venu jusque chez moi... loin... à Versailles ! L'un d'eux, il est vrai, m'a reproché d'habiter si loin. Et il avait bien raison, je vous assure ; on n'a pas idée d'habiter Versailles, quand on travaille. Je voulais m'y reposer en 1916 ! Mais peut-on bien se reposer quand on s'occupe de papillons ?

Aussi ai-je payé cher, en fatigues, en perte de temps, ce manque de réflexion qui m'avait fait choisir Versailles pendant un congé. Il est vrai que trois de mes enfants étaient élèves des lycées de Versailles, depuis 1913.

La rue du Puits de l'Ermite était donc aussi une erreur. Les oisifs riches, en quête de distractions, iront-ils davantage rue Duméril ? Non.

Quand on pense à cette maudite région où se trouvent le Museum, la Sorbonne, les Grandes Ecoles — tout ce qui a enlevé la joie à la jeunesse... brrr, il y a de quoi frissonner de terreur. Le souvenir en est suffisant, on n'y retourne plus quand on est Parisien de la rive droite.

Pourquoi les étrangers qui viennent à Paris pour se distraire iraient-ils dans ces régions où l'on ne rencontre que de vieux Messieurs, à mine soucieuse, à figure austère ? C'est bien assez d'une fois, pendant la première visite de Paris, au premier voyage.

Il y a tellement de villes différentes dans ce Paris, que chacun fréquente la sienne, celle qui répond à ses goûts, à ses occupations ; on va dans les villes voisines, à quelques centaines de mètres, seulement pour ne pas être rencontré des gens de son village.

L'avenue d'Orléans est certes une bien belle rue.

Peut-être les oisifs y vont-ils parfois, une fois ou deux, bien par hasard ; ils ne savent pas bien pourquoi ils se trouvent là, un beau jour.

Ils s'y trouvent, un peu étonnés eux-mêmes par cette lointaine exploration à laquelle ils n'auraient jamais songé, et dans laquelle ils ne se seraient pas risqués les jours précédents. Ils se trouvent dans cette belle avenue d'Orléans, mon Dieu, parce que... très fatigués par les distractions de la veille, des semaines précédentes, courbaturés par toutes ces distractions de tous les jours, ils avaient besoin, un beau matin ensoleillé, de vivre un peu, enfin, à l'air libre, de respirer, de ne pas entendre de bruit pendant un instant, de ne plus être à moitié asphyxiés par la fumée des lieux où l'on s'amuse.

Et c'est parce que l'asphyxie se prononçait, qu'ils sont sortis, qu'ils se

sont trouvés dans cette belle avenue d'Orléans, au hasard de la voiture, pour se reposer par le calme, par l'air pur, par le silence. Elle est si déserte à certaines heures, cette belle avenue d'Orléans ! Rien n'indique au passant fatigué que là aussi il y a de belles petites choses à voir.

L'avenue d'Orléans est encore une erreur quant à la formation de nouveaux collectionneurs.

Montrons à ceux qui se sont égarés dans les quartiers perdus, à ceux qui cherchent le repos, qu'on trouve du calme, de l'air, en s'occupant de papillons.

Il n'y a guère à Paris qu'une rue qui remplirait toutes les conditions que je crois nécessaires. Je veux parler de l'avenue de l'Opéra, et j'en fais plus loin l'objet d'un chapitre spécial. Comme vous venez de le voir, je n'y vais pas de main-morte, moi qui habite une boutique de Chinois.

N'est-ce pas le pauvre hûcheron qui habite une hutte, dans la forêt, qui pense le plus au Palais de la Belle au bois dormant ?

Cependant, je crois savoir comme vous, qu'il n'y a plus de terrains à vendre dans cette rue : je me doute bien un peu aussi que le propriétaire de la plus petite maison n'est pas un de mes collègues.

J'ajoute tout de même que si j'avais à ma libre disposition de quoi dépenser, sans compter, comme les « fortunés » de la Nomenclature A. d. R. — parfois — ou, mieux, de quoi dépenser sans avoir l'air de compter, comme les Américains — qui comptent bien, — je dépenserais n'importe quoi, jusqu'à ce que j'aie un pâté de maisons, Avenue de l'Opéra : ou si cela était tout à fait impossible, ce qui ne me surprendrait pas, sur les grands Boulevards.

Je dépenserais encore beaucoup pour l'installation du rez-de-chaussée auquel je vais rêver tout à l'heure.

Une fois toutes ces folies faites, je penserais alors que tout cela avait été imaginé dans le seul but de gagner gros. Et je me mettrais hardiment au travail, avec pleine confiance toujours dans une réussite dépassant toutes mes prévisions.

A ce moment, je compterais à un centime près, en bon commerçant, toutes les plus petites dépenses à engager, les frais de personnel ayant été prévus.

Le commerce exclusif des papillons valait la peine qu'on s'en occupât, et quelqu'un que vous ne soupçonnez pas, l'a compris, il y a bien longtemps.

Il s'en est occupé avec fruit pendant plus d'un quart de siècle. Il s'en occupe encore, il ne s'occupe guère qu'à cela apparemment. Il a fui la grande ville pour pouvoir mieux s'en occuper.

Et c'est bien seulement parce que je viens de le comprendre, il y a quelques mois, que j'ai cherché à faire une estimation du budget des collectionneurs.

Car celui à qui je fais allusion ne se serait pas intéressé à une affaire commerciale qui n'aurait produit qu'un pauvre petit million par année.

Ses revenus sont beaucoup plus élevés, et d'autres affaires, plus lucratives, se présentent à lui, souvent, sans même qu'il les cherche.

Je me propose de faire connaître dans ma troisième et dernière (?) brochure tout ce que je viens de découvrir à ce sujet, s'il est nécessaire.

A ce moment-là seulement, mes lecteurs comprendront comme je commence à le comprendre, combien est important le commerce des papillons.

Où donc vont les millions que dépensent les collectionneurs de papillons ?

Quelles que soient les évaluations qui pourront être faites, il s'agira toujours de plusieurs millions par an.

Où vont ces millions ?

Chez les chasseurs de papillons ? Non, la plupart des chasseurs ne recouvrent pas leurs frais, parce que ce sont des amateurs. Ce qui reste chez quelques-uns, bien rarement, est insignifiant.

Chez les naturalistes marchands ? Une bien faible part, proportionnellement aux dépenses des collectionneurs.

Les marchands sont peu nombreux, trois à Paris, et j'en suppose cinquante à l'Etranger.

Aucun ne vit exclusivement des papillons, que je sache. Leur installation prouve de plus que les affaires ne sont pas très brillantes, comparativement à ce qu'elles devraient être pour un tel chiffre d'affaires, et en raison de leur prix de revient si ridicule de bon marché.

Or, avec un chiffre d'affaires atteignant plusieurs millions par an, et susceptible d'être beaucoup augmenté, on installe dans les plus beaux quartiers des grandes capitales, de vastes magasins. Et les propriétaires dépensent sans compter pour une grandiose installation, quand c'est de l'installation que doit dépendre l'extension des affaires.

Le gain des naturalistes marchands est donc insignifiant aussi, relativement.

Tout notre budget passe bien chez eux, mais il ne fait guère qu'y passer. Comme le chantait Pierre Dupont : « A force de gâcher du plâtre, il vous en reste sur les doigts. »

A qui revient la plus grosse part ?

Aux raisons personnelles qui m'ont fait comprendre, en remontant de l'effet à la cause, quelle était la destination de la plus grande partie de la dépense des collectionneurs, j'en ajouterai d'autres générales intéressant tous ceux qui s'occupent d'Entomologie, et d'autres choses aussi.

Ces raisons feront comprendre des faits qui, jusque-là, auront paru inexplicables à beaucoup.

Enfin, j'y ajouterai ce que j'appellerai les moyens de vérification, moyens dont je n'ai pu user, à cause de mon éloignement de France, mais dont je n'ai nul besoin pour être convaincu maintenant.

Ces moyens de vérification sont nombreux ; j'ai dû les déduire de la cause à laquelle m'avaient fait remonter les effets dont j'avais été personnellement atteint. Je n'aurais pu, autrement, les deviner... peut-être !

Je voudrais, avant de publier cela, être mieux renseigné quant au budget annuel des collectionneurs. Je voudrais pouvoir faire cette estimation — non d'après mon raisonnement, qui m'entraîne à de bien plus gros chiffres que les deux présentés plus haut — mais d'après ce qui m'aurait été dit par les collectionneurs eux-mêmes et seulement. Ce serait une preuve de plus, pour la vérification, si facile cependant, de ce que j'exposerai dans ma dernière brochure, que j'avais décidé d'intituler : *Le plus grand marchand de papillons du Monde*, mais dont je suis déjà tenté de changer le titre.

Comment on pourrait augmenter considérablement et très rapidement le nombre des collectionneurs

Quels sont ceux qui s'occupent de Lépidoptérologie ?

Les savants, les collectionneurs, les marchands et les chasseurs.

Il y a deux sortes de collectionneurs : le scientifique, l'amateur.

L'amateur désire surtout les papillons aux formes les plus variées, aux couleurs les plus belles. C'est celui qui s'intéresse le moins à la Science, et c'est celui qui dépense le plus.

C'est un Curieux.

Or, le nombre des curieux est considérable, surtout parmi les gens fortunés, qui sont sans cesse à la recherche de nouvelles distractions.

C'est donc en montrant aux curieux tout ce qui est susceptible de les intéresser que nous les attirerons à nous.

C'est ainsi que des collectionneurs de beaux bibelots, nous ferons des collectionneurs amateurs de beaux papillons. Parmi ces amateurs, il se formera certainement des collectionneurs scientifiques, puis des savants.

Est-ce que les premiers savants entomologistes n'ont pas dû réunir d'abord des insectes, les collectionner, pour pouvoir ensuite les diviser en groupes, familles, genres et espèces, afin de les étudier ?

Est-ce que les savants actuels ne cherchent pas encore de nouveaux matériaux, de nouvelles collections ?

Est-ce que parmi les collectionneurs, il n'y a pas de vrais savants ? Il y en a même chez les marchands.

Seraient-ils si instruits s'ils n'avaient pas eu d'aussi riches et importantes collections ?

N'est-ce pas le possesseur de la plus belle collection qui doit être le mieux et le plus vite renseigné ?

Les savants et les petits collectionneurs ne sont-ils pas obligés d'avoir recours aux grandes collections ?

Un petit collectionneur instruit pourrait-il créer un genre, le faire connaître, s'il ne s'assurait pas d'abord, dans une grande collection, de la nouveauté de ce genre ?

On étudie donc avec logique quand on prend pour point de départ, la collection. La collection est le début de l'Entomologie. La Nomenclature n'a pu être commencée qu'après. Elle a été corrigée, révisée, au fur et à mesure que la collection est devenue importante.

Elle ne sera exacte, définitive que lorsque toutes les espèces seront bien connues. Ce qui ne veut pas dire qu'elle sera complète, car elle ne pourra s'occuper des espèces alors disparues et dont aucune figure n'aura conservé le souvenir. Le désir de collectionner est venu de la curiosité à laquelle bien peu de gens échappent.

Ne procédons donc pas à rebours pour former de nouveaux collectionneurs. Laissons de côté les termes techniques et montrons les jolis bibelots faits par la Nature.

Les marchands se sont installés jusqu'ici dans des endroits où les collectionneurs doivent se rendre. Les scientifiques et les amateurs déjà formés y vont parce qu'ils savent : les premiers que les insectes ont une vie curieuse, les derniers, qu'il y a de beaux papillons.

Faisons-le savoir à ceux qui l'ignorent et ne se donnent pas la peine de chercher.

C'est à cela qu'il faut s'appliquer.

C'est le point de départ pour lequel il ne faut rien négliger.

C'est le rez-de-chaussée de l'Entomologie.
C'est de là que dépend toute la réussite.

Quels sont donc les gens curieux, où devons-nous les chercher ?

Ce ne sont ni les savants qui travaillent sans cesse et qui savent déjà : ce ne sont pas non plus ceux dont l'unique occupation est de gagner l'indispensable. Ceux-là sont bien curieux aussi, mais pas du genre curiosité qui nous intéresse en ce moment.

Les savants sont curieux, en effet, de pousser plus loin leurs études, d'étudier après les gros papillons, les petits (cela me donne bon espoir pour le Comptoir). Les derniers encore sont nés curieux ; mais il n'ont ni le temps ni l'argent qu'il faut, pour satisfaire cette curiosité.

Ce sont les oisifs, c'est-à-dire ceux qui sont fortunés et sans occupation, ceux qui, lassés des distractions banales, dont ils furent rassasiés après un temps plus ou moins long d'oisiveté, cherchent d'autres distractions plus raffinées, plus compliquées, plus rares, plus durables.

N'est-il pas raffiné, plus compliqué, plus rare, plus durable de vouloir étudier, après les gros papillons dont on commence à être encombré, ces petits joyaux de notre étude ?

Les microlépidoptères ?

Quand nous connaissons tous ces gros papillons — et le moment s'en approche — ces géants qui, sur une énorme superficie de plusieurs centimètres carrés, ne nous font voir qu'une seule couleur toujours la même, est-ce que nous ne nous intéresserons pas enfin à ces tout petits micros, qui, sur un millimètre de leur petite surface, nous laissent deviner tant de finesse dans le dessin, tant d'admirables variétés dans la couleur ?

Les plus curieux des lépidoptéristes n'ont-ils pas commencé cette étude ? Ne sont-ils pas les plus habiles, les plus fins ? Ne sommes-nous pas tous prêts à reconnaître que M. Chrétien a fait des travaux remarquables ? Que de soins, que de sens artistique, représente, à mes yeux, cette étude si raffinée !

Quand les visiteurs de ma pauvre collection regardent les géants qui encombre mes cartons, et qu'ils passent d'un carton à l'autre sans prendre garde à mes pauvres petits micros, à ces micros qu'on aime d'autant plus qu'il a fallu plus de mal (j'allais dire pour les élever) — pour les étaler, j'enrage.

Je laisse les curieux à leur première distraction si peu intéressante pour moi maintenant, et ne disant mot, je me prépare à défendre avec acharnement mes petits pensionnaires.

Comme on ne peut faire aimer tout d'un coup, à ceux qui sont attirés par ce qui paraît le plus, ce qui est le plus effacé, j'ai soin, pendant la visite, de remarquer quelques beaux géants de ceux qu'on appelle seulement les micros.

Quand mes curieux ont fini leur inspection, quand ils me témoignent leur admiration pour les colosses que je ne regarde plus, j'appelle leur attention sur la merveille dont j'avais reconnu, en passant, la demeure, le carton. Et j'essaie de montrer jusqu'où va la beauté de mes micros. Les visiteurs, qui, vraiment, n'avaient pas aperçu mes petits locataires (fait-on beaucoup attention aux micros de toutes les Nomenclatures ?) sont enfin saisis d'admiration et reprenant les cartons, tour à tour, avec soin, s'asseyant enfin pour les mieux voir, ils descendent des géants de mes micros aux plus petits. Et comme dans cette seconde visite, qui me donne cette fois tant de satisfaction, j'avais eu soin de noter du regard, les plus jolies de

mes plus petites merveilles, je prends ma loupe et j'assiste à de nouvelles exclamations.

Est-ce parce qu'il ne leur a pas encore été donné de noms, à ces pauvres micros, qu'on les trouve peu intéressants ? Travaillons à leur en donner : les entomologistes nomenclateurs trouveront là pour leur curiosité toujours en éveil, une distraction de plus en plus durable.

Comme les curieux qui font partie des micros de la Nomenclature « Curiosité » ne viendront même pas voir nos papillons géants, nos jolis bibelots, nous les leur montrerons, là où ils sont, là où ils passent.

Il faut qu'ils ne puissent pas ne pas les voir.

C'est aussi pourquoi je me suis permis de rêver dans la pauvre boutique du Chinois, en attendant les réponses que j'espère à ma première brochure.

A ce moment, je quitterai le domaine du rêve : je saurai ce que pourra nous laisser espérer la réalité, sous forme des quelques lettres qui me seront adressées. Je m'y conformerai strictement, sans plus rêver.

Je répète donc :

Un rêve : l'Avenue de l'Opéra

Il y a quelques années seulement — en 1912 — je n'avais encore habité l'Etranger que peu de temps. Je pensais comme beaucoup de mes compatriotes que la réputation de Paris avait été surfaite à nos yeux pour nous faire aimer davantage notre grande capitale.

Je connaissais peu Paris. J'étais persuadé que ce que je prenais pour de l'exagération avait été aussi voulu, dans chaque grande nation, par les dirigeants, pour chacune des grandes capitales.

Je pensais que les étrangers préféreraient leur capitale à toutes les autres. C'est vrai pour ceux qui ne sont jamais sortis, cela est faux pour ceux qui ont pu faire la comparaison. Pouvons-nous juger sans comparaison ?

Il me fallut un séjour de plusieurs mois, de deux ans, à Budapest, une des plus jolies villes de l'Europe, pour bien comprendre que cette réputation qu'avait Paris n'était pas localisée en France seulement, mais qu'elle y était au contraire au-dessous de ce que pensaient les étrangers eux-mêmes.

Aucune ville n'attire autant d'étrangers fortunés, en quête de distractions, et ne les retient surtout, que Paris. L'étranger ne sait pas se distraire chez lui, et la gaieté est toujours bien française.

Chaque année, toute la Noblesse du Monde, tous les gens très fortunés, tous ceux qui le peuvent, habitent Paris, peu ou beaucoup. Tous y viennent, se promettant bien d'y revenir encore, quittant la ville à regret, pour retourner où les appellent leurs intérêts.

Et comme tous ces gens fortunés ne viennent à Paris que pour s'y distraire, ils vont évidemment dans les plus beaux quartiers, là où se touchent les lieux de distraction.

Ils ne vont guère ailleurs ; beaucoup ne s'éloignent jamais du centre. On peut donc dire que si nos grands Boulevards ne sont pas les plus beaux du Monde entier, ils sont, en tout cas, les plus fréquentés, les mieux fréquentés.

Et c'est bien parce que l'Avenue de l'Opéra est la mieux située de nos avenues, la plus passagère, la plus attirante, celle où le promeneur se retrouve le plus souvent sans s'être proposé d'y aller, en sortant, que je rêve d'y

voir installer... dans cinquante ans, par exemple, un Comptoir lépidoptérologique que je voudrais voir baptiser d'un autre nom.

C'est au rez-de-chaussée de ce Comptoir que seraient donnés le plus de soins, le plus de luxe, le plus d'originalité possible, tout ce qu'il faudrait pour attirer tous les passants, les retenir et les faire revenir longtemps, régulièrement.

Ce rez-de-chaussée de la Lépidoptérologie serait ma plus grande, presque mon unique préoccupation du début, car c'est de lui que dépendrait le succès des étages.

Si je pouvais dépenser comme ceux qui paraissent ne pas compter, pour son aménagement, je ne trouverais rien de trop beau, rien de trop cher, pour installer toutes ces choses qui retiennent les visiteurs.

Je me ferais plutôt aider par un conseil d'architectes habiles, d'ingénieurs distingués, pour donner à ce rez-de-chaussée tout l'éclat possible, un éclat unique : lumières étincelantes, glaces superbes, dispositifs bien étudiés sur lesquels seraient posés habilement les espèces les plus belles de nos inimitables bibelots lépidoptérologiques.

Ce rez-de-chaussée serait immense, une foule y pourrait entrer, circuler s'arrêter. Au centre, un grand hall, d'un luxe inouï, inciterait les visiteurs à regarder partout, à monter à tous les étages, tels les halls des plus beaux magasins.

Rien ne me paraîtrait trop original pour attirer tous les curieux, de tous les goûts.

Les belles et grandes espèces de papillons aux formes insolites, aux couleurs éclatantes, feraient miroiter leur beauté sous une vive lumière, se refléteraient à l'infini dans des glaces parallèles.

Des quantités de cadres, dont le contenu serait bien étudié au préalable, provoqueraient l'admiration de tous ceux qui aiment le Beau, c'est-à-dire de tout le monde ; car je crois bien n'avoir guère rencontré jusqu'ici de personnes n'aimant que la laideur, j'ai vu seulement des appréciateurs dont les goûts différaient.

L'un de ces cadres contiendrait toute la gamme des papillons verts ; l'autre celles des rouges, des bleus, etc.

Un autre, où voisineraient deux papillons, dont l'un serait énorme, l'autre très petit. Comme noms, à ce rez-de-chaussée, je leur donnerais ceux de David et Goliath.

Quelle belle série de cadres à imaginer !

Des papillons de caractères bien différents, comme couleurs, comme allure, comme taille, comme forme. Des Américains du Sud si originaux, aux couleurs si vives, près des austères papillons d'Afrique, couleur de la latérite de leur pays.

Des guirlandes de toutes sortes de beaux micros. Ah ! les micros !

Que ne ferais-je pas pour ces merveilles de micros !

J'ai vu chez moi pendant les visites que me valaient mes huit cartons, se manifester des sentiments qui me touchaient au cœur.

Lorsqu'après l'inspection de mes énormes papillons, je prenais soin de bien montrer, à des dames, quelques jolis échantillons de mes plus petits micros, ceux que j'avais bien soignés, bien étalés, bien mis en évidence ; ceux dont les bords étaient finement festonnés, et marqués par exemple d'un beau liseré bien blanc, qui faisait ressortir davantage une fraîche couleur, tendre, rose, claire, sur laquelle se détachaient de tout petits points d'autres couleurs, des lignes comme des cheveux d'enfants ; lorsqu'avec colère contre les gros mastodontes qui s'étaient si dédaigneusement dans mes petits cartons, j'avais pris soin de mettre un beau micro entre

deux gros, laids de couleur, de forme, de caractère : je voyais aussitôt chez mes visiteuses se déclarer presque de l'aversion que j'ai pour tout ce qui est gros, énorme, encombrant. Ces dames faisaient la comparaison entre les petits, faibles, fragiles comme de jeunes enfants, et les gros gaillards de papillons, vus un instant avant, admirés pour leur force.

Les unes prenaient le carton délicatement, comme elles auraient pris un jeune bébé si fragile aussi, et ces dames, examinant alors avec toute l'attention qu'ont les femmes pour ce qui est petit, joli et faible, témoignaient par des gestes, par de douces paroles, toute l'admiration qu'elles éprouvaient pour ces petites miniatures de micros, toute l'affection allais-je dire.

J'étais, à ce moment-là, fier de mes petits micros.

Dans ce rez-de-chaussée de l'Avenue de l'Opéra, je ferais des folies encore pour installer mes micros. Puisqu'il faut qu'on attire l'attention des visiteurs sur eux, je ferais l'achat de verres grossissants, et les micros devenus gros attireraient le regard de tous les passants.

Quand comprendrons-nous enfin, que comme dans presque toutes les nomenclatures, les micros lépidoptères sont beaucoup plus intéressants, plus honnêtes que les gros Coscinoceras ?

Quand nous les aurons bien montrés.

Des presse-papiers *Urania riphæus*, des bibelots de tous les modèles, des pendentifs, des tables de salon, des porte-bonheur, des guéridons, des coffrets ; tout ce qu'aiment les curieux, tout ce qu'on peut offrir d'original, de nouveau aux amis qui n'ont pu venir.

Que sais-je encore ?

Dans de grandes vitrines, spécialement aménagées à cet usage, naîtraient et s'ébattraient quelques espèces exotiques faciles à se procurer : *Epiphora Bauhiniae*, *Euclea Dumolini*, *Bunæa Meloui*, *Bunæa nictitans*, *Actias cometes*, et tant d'autres, dont nos chasseurs auraient envoyé les chrysalides de la dernière génération, et que nous pourrions avoir, vivants, à Paris, aussi bien en hiver qu'en été.

Les papillons nocturnes ne bougent pas dans la journée, les diurnes ne remuent guère pendant la nuit. Je les obligerais tous à se déplacer, à voler, pour retenir plus longtemps encore les passants déjà arrêtés.

Un mouvement d'horlogerie quelconque, imprimant aux parois de la cage quelques secousses brusques pendant quelques minutes, à intervalles réguliers, ferait remuer nos pensionnaires ; des arrêts de quelques minutes les laisseraient se reposer.

Peut-être nous serait-il donné de voir ce spectacle si inattendu de l'hybridation de deux espèces de la même famille, dont l'une nous serait arrivée d'Australie, l'autre d'Amérique, et cela Avenue de l'Opéra.

Il y aurait non seulement de beaux dessins, de magnifiques couleurs à admirer dans nos vitrines, mais il y aurait aussi du mouvement, de la vie.

Que ne ferais-je encore pour attirer les curieux à la recherche de distractions nouvelles, pour les faire revenir, pour qu'ils restent près de nous des heures, pour qu'ils en parlent à leurs amis !

Je leur offrirais le spectacle si curieux du papillon qui s'enivre, du papillon qui, bien qu'étant de sa nature très prudent, s'effrayant pour le moindre mouvement, reprenant son vol pour un rien, ne bouge plus, perd sa raison de papillon, devant ou plutôt dans un verre de banyuls, par exemple.

Les curieux verraient ainsi, comme je l'ai vu, un papillon ivre, titubant à la façon des papillons, reprenant son vol, une fois repu, mais lourdement, un vol irrégulier, incertain, et gagnant péniblement le plafond, où il s'accrocherait et resterait longtemps comme l'ivrogne reste là où il se trouve.

En un mot, je chercherais tout ce que la plus fertile imagination pourrait trouver : ce qui pourrait me plaire, ce qui plairait à mes amis, ce qui pourrait ne pas nous plaire et plaire aux autres.

Je serais toujours avide de conseils pour varier les curiosités entomologiques. Je demanderais à des artistes de changer la disposition de tout ce que renfermeraient les vitrines, très souvent, à dates fixes, pour faire revenir encore les passants.

Il y a dans le nombre des curieux, des gens qui ne passent pas à pied, Avenue de l'Opéra. Je les inviterais ceux-là, à l'inauguration du « Palais des Papillons ».

Et cette inauguration serait une fête, d'un genre nouveau, dont on parlerait longtemps et partout : elle durerait plusieurs jours, au moins quatre jours.

Des invitations seraient lancées à profusion, dans les différentes classes de la Société. Le premier jour, les Entomologistes, le monde instruit ; le deuxième, la Noblesse ; le troisième, les Fortunés ; le quatrième, les passants, les étrangers inconnus, les gens qui s'amuse. Ce serait une publicité très coûteuse, certes, car nous recevions bien nos invités ; mais cette publicité serait d'un effet immédiat, mondial, définitif.

Ce ne serait là que copie de ce que j'ai vu faire par d'autres, mais comme eux, nous serions sûrs de réussir, au delà de ce que nous aurions espéré, prévu, quelle que fût la dépense faite.

Au premier étage, les papillons moins beaux, les rares, ceux dont les mœurs sont curieuses et peu connues, tels les Ophideres. L'histoire de chacun serait racontée, écrite, en termes simples, sans souci de la technique.

Au deuxième étage, les papillons classés par familles, par lieux explorés, sans souci de leur beauté, pour en montrer l'incompréhensible diversité.

Est-ce qu'après les beaux papillons, on ne cherche pas les autres, un peu moins beaux ? Est-ce que l'ordre dans lequel nous les présenterions, classés par espèces du même genre, ne rendrait pas ceux qui passent inaperçus plus jolis ? De mes huit à dix cartons, dont la vue m'était pénible, à cause du désordre, j'ai retiré les sphingides que j'ai placés ensuite dans un seul carton. Ces mêmes papillons qu'on regardait à peine lorsqu'ils voisinaient avec les *Bunæa* et des *Peïrides* ont été trouvés intéressants jusqu'à provoquer les exclamations de ceux qui les voyaient pour la deuxième fois et qui ne les avaient pas remarqués la première. Ces visiteurs, qui n'étaient attirés au début que par la taille de nos géants, en étaient arrivés jusqu'à éprouver beaucoup de plaisir en se livrant eux-mêmes à la Lépidoptérologie comparée.

Quelles surprises ne nous réserverait pas cette ascension de nos trois étages ? L'évolution de la mentalité du visiteur se ferait en quelques minutes.

Du reste, où commence la beauté ? A *Acherontia atropos* ?

Où finit-elle ? A *Urania riphaeus* ?

Quand on a à choisir dans des dizaines de milliers d'espèces, il est bien difficile de se prononcer et l'on ne sait souvent pas quel est le plus beau de deux papillons qui voisinent. J'ai trop vu le « *Papilio demoleus* » depuis quinze ans, pour le trouver encore joli !

Et cependant ? La Nomenclature des papillons d'après leur beauté serait-elle facile à faire ? Ce classement qui devrait être aussi étudié, par des peintres, donnerait bien du travail à ceux qui oseraient l'entreprendre.

Au troisième étage les noms scientifiques : bureaux des identifications, bureaux de la détermination, bibliothèques, bureaux de la vulgarisation, de la biologie, des découvertes, figuration des nouvelles espèces, revues, etc.

A chaque étage le personnel qui y conviendrait, depuis le sourire de la jolie vendeuse du rez-de-chaussée et l'enjouement du conférencier du premier

étage jusqu'à la mine soucieuse de celui qui chercherait au dernier étage de notre Palais féérique !

L'état actuel du commerce, son budget, la consommation ne permettent-ils pas déjà une aussi belle installation ?

Cette installation n'attirerait-elle pas quantité de curieux ?

Une bonne partie de l'argent que ces curieux auraient apporté avec le seul souci de le dépenser, ne grossirait-elle pas beaucoup le budget déjà si intéressant ?

Dix mille, vingt mille papillons par espèce, serait-ce suffisant, les jours de l'inauguration ? N'en offririons-nous pas quelques-uns à nos invités ? Aurions-nous peur d'une aussi bonne publicité ?

Dix chasseurs européens, formés à ma méthode, ayant un peu du feu sacré, nous enverraient douze millions de papillons par an.

Sur ce nombre, il y aurait dix mille, trente mille exemplaires de grande taille. Ceci n'est qu'une simple question d'organisation dans les chasses ; il faudrait prévoir un peu plus de place à la biologie, c'est tout.

La consommation nous renseignerait bien vite sur ce que devrait être la production.

Combien de jours durerait cette provision de trente mille géants, vendus cinq francs l'un, dix francs, vingt francs au plus ? Ce nombre de trente mille représenterait à cette époque — dans cinquante ou cent ans — la même rareté que celle que nous constatons aujourd'hui, en 1918, pour les quelques dizaines d'exemplaires qui existent par espèces. Tout est relatif.

La mine ? Inépuisable.

Aujourd'hui, 10 Juin, un enfant de douze ans m'apporte d'un village voisin, 76 chenilles de *Bunaea alcinoe* (?) : cinq bons chasseurs adultes m'en auraient apporté 500 dans cette même journée, 500 prises sur sept ou huit arbres ; car les 76 ont été prises sur un même pied.

Mais quel matériel, en caisses d'élevage, en cages à éclosion, en bocaux, en cyanure, en personnel, faudrait-il pour un tel élevage !

Du 8 au 9 Mai 1918, un papillon femelle, de cette même espèce de *Bunaea*, qui m'avait été apporté vivant par un colon de Mananjary, pondit dans une petite caisse 390 œufs. Quel nouveau matériel ne m'aurait-il pas fallu pour amener à l'état adulte ces 390 œufs ? (1)

En mars dernier, un dimanche, deux de mes élèves, qui avaient été se promener l'après-midi, m'apportèrent 293 chenilles d'un sphingide dont je saurai bientôt le nom (car depuis mars, je chasse de nouveau pour M. Ch. Oberthür, qui m'a toujours donné les noms de mes papillons intéressants, malgré ses travaux, malgré ses fatigues).

Chacune des femelles que m'ont données ces chenilles m'attirait, quatre heures après sa naissance, vers minuit, quatre ou cinq mâles.

Il est assez rare, je dois le dire, que les grosses espèces se rencontrent en telles sociétés.

Comme elles seraient longues, les études sur la Chasse si l'on voulait bien s'y mettre une bonne fois ! Que d'études spéciales à approfondir, aux colonies, sur cette étude générale ! Combien je regrette d'avoir seulement commencé ; que de surprises heureuses réserve l'étude spéciale de la biologie, et quelles joies pour ceux qui s'y livreront, qui feront tant de découvertes, si faciles ! — Ce n'est qu'une question de caisses.

Je chasse depuis 1904, j'ai commencé à Dakar. Je crois avoir vu, au Sénégal, environ cinq cents espèces de papillons, deux mille à la Côte d'Ivoire, et peut-être sept cents à Madagascar (Diégo et Mananjary).

(1) Le 17 Novembre 1918, trois de mes chasseurs m'apportent, dans une seule journée, 1.800 chenilles *Acroa Ziti*.

J'avais rencontré de beaux insectes, de belles chenilles, de belles chrysalides (Vanessa cardui, pointillée d'or).

C'était à Mananjary qu'il m'avait été réservé de voir pendant quelques heures la merveille la plus étonnante, merveille qu'on n'aurait pu imaginer. Le 23 mai, un enfant m'apporta cette chrysalide. Je fus tellement impressionné par cette beauté, que je promis une forte récompense à mon jeune chasseur, s'il pouvait m'en rapporter d'autres et me montrer la plante nourricière. J'envoyai douze chasseurs le lendemain chercher sur la canne à sucre (c'est sur ce végétal que la chenille s'était chrysalidée) exclusivement.

Mes douze chasseurs n'en trouvèrent pas, l'enfant non plus. Rien les jours suivants. Le même enfant, cependant, m'apporta une même chrysalide dont l'éclat était effacé (le papillon naquit le lendemain) et qui avait été prise sur une feuille d'arbre cette fois.

Le 23 mai, supposant bien que ma chrysalide perdrait ses couleurs, j'en fis une longue description, apportant à l'examiner le soin le plus minutieux dans tous les plus petits détails.

J'emportai ma chrysalide au Cercle où tous les membres partagèrent, je crois, mon admiration.

Et le soir je relus ma description, j'examinai avec le plus d'attention possible cette chrysalide que je trouvais de plus en plus belle, et qui brillait d'un éclat inénarrable à la lumière de mes lampes à acétylène.

Je ne pus constater d'exagération dans ma description ; j'en vis seulement l'insuffisance dans l'analyse de la beauté. Cette chrysalide avait l'éclat de beaux diamants, et en variant l'incidence de lumière par un léger déplacement de ce joyau, j'obtenais de nouveaux feux, de nouvelles couleurs. J'en explique, comme je peux, la cause.

Cette description étant très longue, je ne puis la reproduire ici, dans ce que je croyais être une brochure à laquelle j'avais résolu de donner, comme cadre, 20 à 25 pages, au plus.

Le papillon naquit deux jours après et j'eus la chance de pouvoir l'identifier aussitôt, d'après l'exemplaire étalé en 1917 à Diégo et dont j'avais pu avoir le nom en passant à Tananarive, au musée du « Palais de la Reine ».

C'est le « *Atella phalanta*, var. *Madagascariensis* ».

Je conserve l'enveloppe de la chrysalide qui est en très bon état. — Cela me permettra, en France, d'indiquer l'irisation dont je parlerai et qui se produisait sur les cônes de la chrysalide, grâce à deux petites couronnes rubis, de la base et du sommet, à l'intervalle qu'on aurait pu comparer au mercure pur, et à la légère pointe noire qui formait le sommet de chaque cône. Le corps de la chrysalide était d'un très beau vert, et l'on aurait pu croire, me disait un ami, à la lumière, à des incrustations de diamants dans un petit bloc d'onyx.

Je suis heureux de pouvoir donner le nom de cette espèce qui ne me paraît pas rare. Et je souhaite à un biologiste plus heureux que moi, d'en trouver la chenille et sa plante nourricière. Celui-là regrettera vivement aussi de n'en pouvoir faire que la description.

Quelques mots sur la faune lépidoptérologique de Madagascar

Fragment d'une lettre de Commerson à Lalande (1771) : « ... Quel « admirable pays que Madagascar ! Il mériterait seul non pas un observateur « ambulant, mais des Académies entières. C'est à Madagascar que je puis

« annoncer aux naturalistes qu'il est la terre de promission pour eux : c'est là
« que la Nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier
« pour y travailler sur d'autres modèles que sur ceux où elle s'est asservie
« ailleurs ; les formes les plus insolites, les plus merveilleuses s'y rencontrent
« à chaque pas.

« Le Dioscoride du Nord (Linné) y trouverait de quoi faire dix éditions
« de son « Système de la Nature » et finirait par convenir, de bonne foi,
« que l'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui la couvre.... »

Comme tous les entomologistes le savent, chaque végétal nourrit ses espèces d'insectes.

J'ai élevé cette année, à Mananjary, cinq espèces de chenilles vivant toutes du même arbre, le Badamier : *Terminalia Catappa* L., (Combrétacées). Noms vernaculaires : Atafa, Atafana.

Ces cinq espèces de chenilles se sont succédé sur ce bel arbre, en peu de temps, de mars à fin juin, — les premières chenilles de la deuxième espèce vivant sur l'arbre les derniers jours qu'y passaient celles de la première espèce et ainsi de suite.

Si vous voulez bien supposer avec moi qu'en moyenne un végétal nourrit deux espèces de chenilles par an, vous conclurez alors que la faune de Madagascar doit compter, en chiffres ronds, dix mille espèces de papillons.

Car, nous disent les recueils de botanique sur Madagascar, la Grande Ile compte plus de 5.000 espèces de plantes, sans parler des mousses et des thallophytes. Sur ce nombre, plus de 4.000 particulières à l'île.

Combien peut-il y avoir alors d'espèces de papillons particulières à l'île ? Je pense que Madagascar doit compter plus de dix mille espèces de papillons.

J'ai lu un autre livre de botanique qui parlait de 7.000 espèces de végétaux dans l'île.

Et il n'y aurait, sur toute la Terre, que 60.000 espèces ? que 200.000 espèces ? Cela est invraisemblable.

Quelle belle, rapide et concluante expérience à faire pendant un an, à Madagascar, avec des chasseurs européens !

Contribution à l'étude scientifique et commerciale d'*Actias Cometes*, Guen.

Actias cometes, ou *Argema Mittrei*, Guerin Meneville, a encore comme synonymes : *Actias Idea*, Feld, et *Argema Madagascariensis* Maas et Wevm — Essai de classification des lépidoptères producteurs de soie, par M. L. Sonthonnax — 2^e fascicule.

Extrait du Compte rendu des Travaux du Laboratoire d'Etudes de la Soie, de Lyon 1897-1898.

La description de la femelle de cette espèce, telle quelle est faite à la page 17 du 2^e fascicule, ne fait pas du tout ressortir la grande différence qui existe entre les deux sexes, différence cependant très apparente, au premier coup d'œil. — Le mâle seul est figuré.

J'ai en ce moment, sous les yeux, un mâle qui m'appartient et qui a été capturé le 1^{er} Avril 1917, à la Montagne des Français (Anosirava) près de Diégo-Suarez.

J'ai depuis quelques jours, une femelle qui m'a été donnée en communication, par un colon de Mananjary, et qui est née du cocon, il y a cinq ans, à Ifanadiana, 110 km. environ de Mananjary (premier arrêt de l'automobile Mananjary-Tananarive).

En comparant ces deux exemplaires, je ne parlerai de la différence de coloration que pour la signaler, et non pour faire un synchronisme impossible. La femelle date de cinq ans : elle a dû être exposée longtemps à la lumière, elle ne peut avoir la fraîcheur de mon mâle qui ne date que de 15 mois et duquel il a été pris plus de soin.

La femelle voisine dans un carton, avec des coléoptères, un grand phasme qui la touche ; cet *Actias* n'est pas piqué sur le fond même du carton, mais sur une plaque de liège qui se déplace quand on touche le carton.

A la femelle, il manque l'antenne droite et une faible partie de l'aile postérieure. Sauf ces deux détériorations, qui paraissent peu, elle est en bon état.

Le mâle a été un peu frotté sur l'aile antérieure droite, ce qui laisse voir la couleur verte que recouvrent les écailles jaunes du papillon. Il lui manque également des écailles sur la spatule de la queue droite, car lorsqu'il m'a été apporté par mon chasseur, la queue était prise entre le bouchon et le goulot du bocal de chasse.

Au premier coup d'œil donné sur les deux cartons, on est frappé par cette grande différence des deux sexes. — Le mâle est beaucoup plus élégant, plus élancé que la femelle : celle-ci est trapue, ses queues sont plus courtes, beaucoup plus larges, moins belles.

*Comparaison exacte entre les causes qui produisent cet effet,
cette différence à première vue*

Les ailes antérieures de la femelle mesurent, de l'épingle au sommet d'une aile 11 centimètres, ce qui fait une envergure de 22 centimètres.

Envergure du mâle : 19 centimètres.

Plus grande largeur de l'aile antérieure (en mesurant du bord interne au bord externe de l'aile une perpendiculaire aux deux bords) :

Femelle : 5 centimètres 5.

Mâle : 4 centimètres.

Différence de longueur des queues, en mesurant de l'ocelle de l'aile postérieure au bout de la spatule :

Femelle : 9 cm. 8m/m.

Mâle : 12 cm. 5.

Largeur de la queue à son milieu :

Femelle : 12 m/m.

Mâle : 4 m/m.

Ce sont là les causes exactes de cette différence qui frappe au premier regard. Le mâle est bien plus beau que la femelle.

En se servant de la figure du mâle qui est représenté sur l'ouvrage que je cite et en portant les mesures que j'ai données avec exactitude, le lecteur pourra figurer exactement la taille de la femelle.

Mais quel travail pour celui qui serait désireux de connaître cette différence entre les deux sexes, quelle perte de temps, s'il voulait dessiner la femelle, d'après cette longue description elle-même.

Comme je dois rendre la femelle d'*Actias cometes* à son propriétaire, ma fille relèvera en couleurs, et de la même taille, l'exemplaire qui m'a été communiqué.

Pourquoi ces descriptions sans figures ? J'en expliquerai les bonnes et les mauvaises raisons, qui divisent les entomologistes, dans ma troisième brochure.

Depuis que je suis à Madagascar (octobre 1916), j'ai vu une douzaine d'*Actias cometes* : je n'avais pas encore vu une seule femelle. Ce qui

prouve encore que la femelle ne quitte guère son lieu de naissance, si elle le quitte. L'exemplaire qui m'a été communiqué a été obtenu du cocon, comme je l'ai déjà dit.

J'ai vu douze *Actias cometes* : il m'en a été signalé encore plus chez des colons. Je n'avais jamais cherché à savoir cela, et je les verrai si l'occasion s'en présente. Mais je ne ferai aucune démarche pour qu'il m'en soit offert un seul exemplaire.

Si un colon m'offrait un *Actias cometes*, je me garderais bien de l'accepter, à moins cependant que ce colon soit fortuné et désintéressé.

Vous devez bien penser que je désire cependant avoir d'autres exemplaires de cette belle et encore rare espèce.

Comme je vous l'ai déjà dit, il m'a été affirmé de bonne foi, par plusieurs personnes, à Diégo, à Tananarive, à Mananjary, qu'un exemplaire d'*Actias cometes* valait quarante, cinquante et cent mille francs.

Vous comprendrez que je refuse catégoriquement d'accepter ou d'acheter ce papillon.

Voilà comment il a été pris des centaines d'*Actias cometes* depuis 1899, époque à laquelle il n'existait, nous dit le livre de M. Sonthonnax, que quatre exemplaires dans les collections d'Europe.

Les colons qui en possèdent les gardent. Comme ils ne savent pas les conserver et qu'ils n'ont du reste rien de ce qu'il faut pour la conservation, les *Actias cometes* qu'on désire en Europe restent à Madagascar, dans des boîtes de cigares par exemple. C'est dire qu'ils ne se conservent pas longtemps.

La femelle qui m'a été communiquée est bien dans un carton comme les nôtres. Le propriétaire, lui aussi, avait voulu autrefois chasser les insectes, il n'a pas su les conserver et il s'est remis à ses plantations. Depuis 1904, j'ai rencontré, au Sénégal, à la Côte d'Ivoire et à Madagascar, plus de cent Européens qui ont ainsi fait.

Si les chercheurs, au lieu d'être trompés par certains collectionneurs et certains marchands, avaient été encouragés, toutes les collections renfermeraient les plus belles espèces.

L'Entomologie en aurait profité et l'étude des micros serait plus avancée.

Des *Actias cometes* ? J'en pourrais obtenir ex-larva, beaucoup en peu de temps. — Pour cela, il faudrait habiter près de la forêt, aller où je voudrais, c'est-à-dire être chasseur de profession.

Liste des critiques que doivent — logiquement — me valoir quelques chapitres de cette première partie.

Quand je me suis décidé — bien à regret — à écrire ce qui précède, j'ai pensé que cela ne pourrait que me nuire, quant aux jugements divers que porteraient sur moi ceux de mes lecteurs qui, de bonne foi, ne peuvent encore me croire.

Je l'ai fait tout de même parce que je n'ai jamais pu cacher aux autres ce qui pourrait être utile à tous. Mon simple métier de chasseur m'a fait comprendre des choses que seul un chasseur pouvait connaître — et quelques autres deviner. Tout chasseur aurait compris aussi bien s'il avait eu la chance de traverser les circonstances qui m'avaient été réservées — et je ne tairai ce que je sais que si de le taire peut être utile à

tous — je demande donc aux lecteurs qui auront eu le courage de me suivre jusqu'ici de vouloir bien attendre pour me juger.

Si j'ai craint de ne pas être cru — et cela m'est très sensible — c'est que moi-même j'aurais porté les pareils jugements si j'avais dû le faire depuis le début de mes chasses et sur ces mêmes sujets. Je n'ai donc qu'à reconstituer l'évolution de ma mentalité de chasseur, pour savoir ce que doivent penser mes différents lecteurs. Leur mentalité ne peut être la même que la mienne actuellement, puisqu'elle n'a pas suivi la même évolution, puisqu'ils ont : les uns collectionné, les autres fait le commerce et moi chassé.

Ce qu'il ont appris de plus que moi est tout à fait différent de ce que j'ai appris de plus qu'eux, chacun poursuivait un but différent. Notre mentalité ne peut s'approcher, se ressembler, que si nous suivons la même route. Et de ce fait, je conclus que celui qui a appris une chose que les autres ne pouvaient rencontrer doit la leur faire connaître quand elle est utile au but final vers lequel tous se dirigent et qui est pour nous l'étude de l'Entomologie.

1. En 1904, à Dakar, je résolus — pour me distraire — de faire une collection de papillons. Je savais que le mot entomologie voulait dire étude des insectes ; que lépidoptère voulait dire papillon et que les autres insectes portaient des noms en ptères. Mais j'aurais été bien embarrassé pour dire si une guêpe était un hyménoptère ou un diptère.

Je ne savais donc pas un mot d'entomologie.

J'avais vu des collections dans différents musées et tout ce que j'en avais retenu, c'est qu'il y avait de bien beaux papillons.

Je savais encore que les papillons avaient été offerts aux musées.

Mais j'ignorais complètement que cela pouvait se vendre et s'acheter. A 31 ans donc, je ne pensais même pas que cette science et le commerce pouvaient avoir le moindre rapport.

Je pris des papillons que j'envoyais au Muséum, me demandant si ces envois pouvaient être utiles à quelque chose. Je pensais que les études d'Histoire naturelle étaient presque à leur fin et que tous les papillons de la Terre étaient connus depuis longtemps. A 31 ans ! Je ne devrais pas l'avouer. Si un ami m'avait demandé, en 1904, combien je vendais mes papillons, j'aurais pensé qu'il était fou.

C'est ce que penseraient de moi des lecteurs qui auraient mes connaissances entomologiques de 1904. S'ils lisaient ce que j'ai écrit, qu'ajouteraient-ils ?

2. En 1906. — Mes envois étaient acceptés au Muséum. MM. Bouvier et Lesne me donnaient, dans de longues lettres, tous les détails que je devais savoir pour la capture, la conservation, l'envoi de mes insectes. Peut-on, en chassant les papillons, ne pas ramasser les autres beaux insectes ?

Ces Messieurs, qui — je m'en doutais bien — avaient un travail fantastique, ne craignaient pas de perdre leur temps à me répondre !

Vous pensez combien cela devait être intéressant pour eux de me donner ces indications qu'on donne aux aides préparateurs qui débutent !

Aussi, j'envoyais tout ce que je pouvais au Muséum,

Vendre des insectes au Muséum ! Cela dépassait ma compréhension et cette partie de ma compréhension n'a pas changé jusqu'ici.

Pour ne pas abuser de la bienveillance de ces Messieurs, j'achetai « Les Merveilles de la Nature » de Brehm. Et je pus déjà fatiguer un peu moins mes correspondants,

M. le Professeur Bouvier, qui m'avait reçu en 1905, et qui se doutait bien un peu que je n'étais pas allé aux Colonies seulement pour changer d'air, me demanda — et avec quelle délicatesse — si j'accepterais quelque chose sur le crédit dont il disposait pour les chasseurs.

Comme je venais d'apprendre qu'il existait un commerce de papillons, je cherchai aussi à devenir commerçant. — Instituteur, père de quatre enfants, dame !

J'écrivis, j'écrivis partout, pour apprendre ce nouveau métier.

Opinion de ceux qui savent — comme moi en 1906 — que les insectes se vendent : oui, on peut vendre ; mais il y a si peu de gens qui achètent ! Les naturalistes vivent de leur commerce, c'est tout.

Et me voilà encore traité de fou.

3^o En 1909. — Je continuais à chasser rageusement. J'étais encouragé, du côté scientifique : j'avais trouvé le Taragama Meloui, à Saint-Louis, d'autres espèces intéressantes, me disait-on. Je redoublai d'ardeur.

Du côté commercial, rien ne venait : tous me disaient que mes envois étaient sans intérêt aucun, que les papillons étaient moisies, que cependant pour me faire plaisir. . .

Et croyant toujours ce qui m'était écrit, je relisais toute ma bibliothèque, « Les Merveilles de la Nature », les lettres du Muséum. Je bûchais pour corriger mes erreurs, pour mieux chercher les insectes, sous les pierres, dans les trous, dans l'eau, sous l'écorce, partout.

Côté commercial, rien.

C'est en 1909 que je chassai pour la première fois pour M. Ch. Oberthür. Un prix avait été fixé, convenu puis payé. J'envoyais aussi quelques papillons à M. le Dr. Riel de Lyon, qui avait soigné mon père, mes enfants et moi. M. Riel me donna souvent de précieux renseignements.

Je vendais à Blasewitz bei Dresden.

M. Ch. Oberthür me câbla pour m'apprendre une découverte que je venais de faire — Bunæa Meloui. M. Riel m'annonça tout ce qu'il savait sur B. christyi dont je venais de lui adresser deux exemplaires.

Blasewitz bei Dresden me trompait toujours en m'achetant, M. Oberthür ne me trompa jamais, quoique payant mes papillons.

C'est alors que je commençai à comprendre un peu de vérité.

De cette époque, je ne crus plus jamais ceux qui m'avaient trompé, croyant toujours ceux qui n'avaient jamais menti.

Malheureusement, je ne pouvais offrir mes papillons ; je souffrais à la fois, dans mes affections de famille, dans mon si dur métier d'instituteur colonial. — Dettes, divorce, procès devant le Conseil d'Etat, tout à la fois.

Trouvez-vous légitime le désir qui me vint d'augmenter des ressources qui ne suffisaient plus ?

La Vérité d'un côté, le Mensonge de l'autre. Comment voir clair dans tout cela, comment vendre honnêtement, à ceux qui me trompaient sans cesse ? — Je cessai toute relation avec Blasewitz, me disant que, sans doute, un autre intermédiaire serait plus humain.

Le résultat ne fut pas plus heureux ailleurs.

Je faisais des expériences pour augmenter ma production, j'augmentais mes dettes, et jamais je ne pouvais recouvrer mes frais.

C'est alors que rentrant en France fin 1910, découragé, et par ce maudit commerce des insectes, et par le féodalisme de la vie des fonctionnaires aux colonies, je résolus de me reposer.

Je comprends bien comment ceux de mes lecteurs qui sont découragés par le Commerce, comme je l'étais en 1910, devront juger de bonne foi, cette première partie de ma deuxième brochure.

Dois-je m'occuper de la hausse du papier, pour ramener ce que j'écris au cadre que je lui avais tracé ? Je vous dirai dans quelques mois quels sont ceux qui reculent devant la hausse du papier, en ce moment et en France.

J'ai toujours la certitude que même en restant honnête, on peut gagner très largement sa vie.

4^e L'oisiveté n'étant pas pour moi un repos, je ne pouvais, en 1911, rester sans rien faire pendant le congé d'un an qui m'avait été donné. Je confiai mes insectes à un naturaliste, qui me promit 75 0/0 sur le prix de vente. Pensant que je n'étais pas encore seul à avoir les mêmes principes, je ne comptai même pas les insectes ainsi confiés. Je me rappelais avoir pris environ 30.000 papillons et autant d'autres insectes.

Renseigné par M. le Dr. Riel, sur l'exacte rareté du *B. christyi* et préférant plutôt garder ce si joli papillon, désireux aussi de faire un essai de vente, je fixai le prix de cette paire : 800 francs.

Voulant visiter quelques villes de l'Etranger, pour me reposer, je suivis les cours de la méthode Berlitz, et j'acceptai un poste à l'école de Vienne. Deux jours après, je partais pour Budapest, où je restai jusqu'en juin 1913.

Que de choses nouvelles j'appris dans cette ville, quelles mœurs curieuses, quelle belle vie, quelle élégance chez les Hongrois ! J'y constatai vite combien la France était supérieure aux autres pays, pourquoi on se moquait d'elle, tout en l'enviant, combien on la respectait cette France que, jusque-là, j'avais tant méconnue. Pourquoi mes compatriotes ne vont-ils pas séjourner à l'Etranger pour apprendre à connaître ce si beau pays de France ?

Tout ce que j'observais m'était nouveau et je comprenais de plus en plus, chaque jour, que la France devait toujours rester à la tête de toutes les nations : dans son Administration, dans ses mœurs, dans ses religions, dans sa politique, dans sa générosité de cœur, dans tout.

Jusqu'à mon départ pour Vienne, pour Budapest, je pensais, comme tant d'autres, que rien ne marchait bien en France. Je me disais que les gouvernants pourraient faire, en un rien de temps, beaucoup des réformes que nous désirions. Je compris bien vite que si le gouvernement avait voulu agir ainsi, les autres Etats s'y seraient opposés. A mon retour, et chaque jour de plus en plus, je pensai alors, — et je le pense encore bien mieux aujourd'hui, — que la France était le plus noble, le plus beau, le plus honnête de tous les pays du Monde, le plus civilisé. Les étrangers le pensent aussi, surtout ceux qui disent le contraire.

Vous pensez peut-être que tout cela n'a rien à voir avec l'Entomologie ? Ma mentalité de chasseur évolua plus rapidement ces deux ans, que de 1904 à 1911, bien que je n'aie jamais pu trouver quelques minutes pour chercher des insectes sur les riantes montagnes qui entourent Buda.

Cette mentalité évolua grâce à mon travail de professeur de français, si intéressant là-bas, si instructif, si nouveau pour moi. Je travaillais en effet dans un monde qui m'était complètement inconnu, et j'étais professeur dans les classes les plus « fortunées » de ce monde insoupçonné jusque-là. Je raconterai cela plus tard aux instituteurs, mes si honnêtes collègues, qui ne se doutent pas combien est belle et méritoire, et rare, leur honnêteté. Je leur montrerai ce qu'est l'honnêteté dans d'autres classes, « fortunées », de la Société.

J'étais toujours à Budapest, si bien convaincu qu'un chasseur devait gagner beaucoup que malgré la belle situation que je m'étais faite là-bas comme professeur (encore une situation ignorée), malgré celle encore plus belle qui venait de m'être offerte, je résolus de retourner aux colonies.

Fallait-il que je fusse convaincu du bel avenir que pouvait se créer un chasseur, pour retourner aux colonies où l'on voit parfois de si tristes choses ! Je partis pour la côte d'Ivoire — Septembre 1913 — et malgré la dure situation d'instituteur qui m'y fut faite, je remplis encore d'autres fonctions qui n'ont jamais été demandées aux instituteurs de France, ce si beau et si noble pays de France.

Comme la Côte d'Ivoire est un eldorado pour le chasseur, et que j'étais retourné aux colonies aussi pour y chasser les papillons pendant mes loisirs, je dus prendre sur mes nuits les loisirs que ne me laissaient pas les journées. Je ne me doutais pas, en arrivant à la Côte d'Ivoire, de ce qu'on pouvait prendre sur la nuit, pour le travail.

Mais quelle satisfaction pour le chasseur que cette Côte d'Ivoire ! Une végétation continue, d'une richesse sans pareille, des arbres de 40, de 50 mètres de hauteur, dont les sommets sont entrelacés de lianes sur lesquelles vit tout un monde d'animaux : des singes, qui courent là-dessus comme sur une route, des insectes que j'aurais bien voulu pouvoir prendre — 78 à 82° à l'hygromètre, en moyenne, si mes souvenirs sont exacts, 100 souvent, un bain de vapeur perpétuel. Quel affreux climat que celui de la Côte d'Ivoire !

On dit, dans le monde fonctionnaire — au Sénégal ! — qu'un collègue qui est nommé à la Côte d'Ivoire est envoyé « en consommation ».

Je parle seulement de la basse côte.

Je crois avoir pris environ 2.000 espèces de papillons à Bingerville, à des distances n'excédant pas deux kilomètres.

Je chassai pendant quelques mois pour M. Ch. Oberthür qui, bien fatigué, en 1914 dut remercier ses chasseurs.

Ce n'est pas sans peine que j'arrêtai mes envois à M. Oberthür, non pas seulement pour le profit commercial lui-même de mes chasses, mais surtout pour l'intérêt scientifique que j'en retirais.

Comme ma production devenait énorme, je chassai pour S. M. Ferdinand de Bulgarie. Je lui fis des envois assez importants — 10.000 papillons — seulement dans l'espoir que je serais agréé comme chasseur.

Ces envois furent trouvés intéressants — lettre du 15-Mars 1914 — et il me fut fait demander ce que je désirais pour être indemnisé de mes frais, « pécuniairement ou autrement ».

La lettre, datée du Palais de Sophia, du 7 Juillet 1914, m'arriva le 29 Juillet ! Je n'eus plus de nouvelles de Sofia.

Mobilisé le 6 Août, je m'embarquai le 8 et j'arrivai le 26 à Dakar, où je fus immédiatement réformé — 14 Septembre — après un court séjour à l'hôpital.

La peste sévissait avec rage à cette époque à Dakar, les compagnies de navigation refusaient l'embarquement à ceux qui n'étaient pas porteurs d'un certificat de vaccination contre la peste. Pour pouvoir rejoindre mes papillons plus tôt, je profitai des relations que j'avais tous les jours avec le Docteur Chef du Service des pestiférés, espérant obtenir un certificat, après vaccination. « Par amitié, me dit le Docteur, je ne vous vaccinerai pas ».

Le 4 Décembre, je repris mes fonctions d'instituteur et mon métier de chasseur à Bingerville.

Je n'avais plus de débouché pour mes papillons, et j'aurais préféré les écraser que de les expédier aux intermédiaires.

On n'écrase pas des papillons ! Je les conservai, espérant pouvoir les vendre au détail, cette fois, c'est-à-dire de la façon la plus profitable. J'en fis étaler 15.000 ; il m'en restait dix mille environ en papillottes.

Comme la guerre n'était pas finie — 1916 — je préfèrai vendre le tout en bloc que de laisser mes papillons sans soins pendant mon absence de France. Je vendis donc mes 25.000 papillons, moins cher qu'ils ne m'avaient coûté.

Bien persuadé toujours qu'un chasseur devait réussir, je vins à Madagascar. Je ne connaissais rien encore des plus gros déboires que pouvait supporter un chasseur. Je les ai connus, et cela m'a rendu le plus grand service, je le démontrerai dans ma troisième brochure « Les Bien-faiteurs et les Malfaiteurs de l'Entomologie ».

C'est un peu avant Janvier 1918, que s'acheva — je crois — l'évolution de ma mentalité de chasseur.

Ce mal m'était encore nécessaire, indispensable pour pouvoir traiter mieux mon sujet « La Science et le Commerce ».

Je m'empresse d'ajouter que depuis Mars 1918, j'ai l'honneur de chasser de nouveau pour M. Charles Oberthür.

J'ai la certitude, en parlant de la confiance que m'a témoignée ainsi, pour la troisième fois, l'auteur de « Lépidoptérologie comparée », de faire preuve de la plus belle référence que puisse citer un chasseur de papillons.

Malheureusement, Mananjary est d'une telle pauvreté comme végétation, que la faune en est aussi très pauvre. Il faudrait pour faire de bonnes récoltes, s'installer soit au nord, soit au sud, près de l'Océan Indien encore, vers les petites forêts qui s'y trouvent, ou mieux, à l'ouest, près d'Ifanadiana.

Mananjary est à l'embouchure du fleuve Mananjary, il est indiqué sur les anciennes cartes, sous le nom de Masindrano — Masindrano est le nom indigène de la ville européenne, Mananjary le nom indigène du fleuve. — Les deux points importants les plus rapprochés sur la côte sont : au nord Vatmandry, au sud Farafangana.

La pauvreté de la faune lépidoptérologique en espèces ne m'empêche nullement de prendre le nombre de papillons que je désire ; ce n'est toujours qu'une question de méthode dans la chasse.

Je ne puis encore exposer ce que j'ai appris depuis 1916, mais je pense être cru par quelques-uns de mes lecteurs. Je prie les autres de réserver leur jugement jusqu'à l'envoi de ma quatrième brochure *Le plus grand Marchand de papillons du Monde*.

La conviction que j'ai de pouvoir enfin renseigner exactement les lépidoptéristes me fait espérer que ceux qui ont été contents de mes projets seront entraînés, grâce à l'extrême facilité avec laquelle les méthodes de commerce peuvent être complètement changées, sans plus jamais laisser aucun doute.

Un avenir très prochain nous montrera, par l'expérience, qu'avec notre nouvelle compréhension du Commerce, le Comptoir devra se rapprocher de plus en plus du « Palais des papillons ».

Et c'est là ce qui me console d'avoir écrit cette première partie.

Dans la boutique du Chinois,

Mananjary, 30 Juin 1918.

DEUXIÈME PARTIE

Les cent Réponses à ma première Brochure
de Janvier 1918

La réforme désirée par tous va se réaliser et elle sera complète
Création certaine du Comptoir

Avant-propos

Il m'est impossible, à mon grand regret, de publier toutes les lettres que j'ai reçues en réponse à « Dix ans de chasses entomologiques ».

Au moment où j'ai demandé à ceux de mes lecteurs qui voudraient bien m'adresser des critiques, de les publier, j'étais loin de penser qu'il me serait envoyé autant de lettres. Je m'étais promis de ne pas dépasser le cadre de vingt pages, que je m'étais tracé, pour plusieurs raisons.

De plus, le nombre de ces objections ne pouvait être infini, et il se trouve que les mêmes critiques me sont adressées par beaucoup de mes correspondants.

Il serait donc inutile de les reproduire toutes.

Je crois du reste qu'après avoir montré comment on peut éviler tout ce dont nous avons à nous plaindre, par un simple changement de méthode dans le commerce, ces objections, et celles que j'y pourrais ajouter, tomberont d'elles-mêmes en peu de temps.

Si cette publication ne donne pas les résultats que j'espère, je reprendrai toutes les critiques qui m'ont été adressées depuis 1904, montrant comment les unes sont empreintes de sincérité, comment les autres en sont dépourvues.

J'avais — en tant que chasseur — la situation de faveur pour recevoir des objections ; et j'indiquerai, si j'y suis obligé, la perfection qu'avait atteinte cette méthode « objective ».

Je trouve cette perfection tellement cruelle, que je serais bien heureux de n'en rien dire ; il faut que l'exemple que donne la Lépidoptérologie du plus scandaleux des commerces cesse sans délai.

N'avons-nous pas, comme unique but, celui d'étudier les améliorations et non les objections ? Laissons donc ces dernières, puisque nous le pouvons.

Aucun des Professeurs qui m'ont écrit ne parle de l'intermédiaire. C'est donc qu'il n'y avait pas lieu d'en parler, et que le mal nous venait d'ailleurs. C'est bien ce que j'ai enfin compris en y pensant depuis Janvier.

Mananjary, Août 1918.

*
**

Ce n'est plus une utopie, depuis quelques semaines, de penser à la Paix définitive. Il n'y avait qu'une seule façon d'imposer cette Paix : celle qui consistait à rendre responsables et à punir comme de vulgaires malfaiteurs les auteurs de la Guerre, les Profiteurs de la Société — les plus grands malfaiteurs de l'Histoire.

Il est bien certain que ceux qui dirigent les Peuples hésiteront dorénavant à déclancher de pareils fléaux, en pensant à ce qui s'ensuivrait pour eux-mêmes. Ceux qui ont décidé de punir les responsables ont bien mérité de leur Patrie et de l'Humanité et leurs noms ont droit à l'Immortalité par dessus tous les autres.

Quand rendra-t-on responsables et punira-t-on aussi les quelques gros profiteurs de la Lépidoptérologie, les Guillaume II des papillons ?

Bientôt, je l'espère. Notre seule façon, à nous, les Lépidoptéristes, de mettre fin aux malversations de nos dirigeants, à leurs profits scandaleux, c'est aussi de nous allier, de nous grouper en une Société nombreuse, puissante par ses capitaux, exclusive et définitive par sa parfaite honnêteté.

Mananjary, 17 Décembre 1918.

LES CENT RÉPONSES

Pourquoi les cent réponses me sont parvenues le 8 Août seulement

C'est sans doute pour faciliter le transport des troupes américaines qu'il y eut cette année, un retrait des paquebots sur la ligne de Madagascar. De Mars jusqu'au mois d'Août, nous n'avons reçu aucune lettre de France, aucun journal. Les câblogrammes seuls nous apprenaient, chaque jour deux fois, les nouvelles du front.

Par surcroît de malheur, un incendie se déclara à bord du vapeur japonais « Bankoku-Marû », qui était allé à Port-Saïd pour y chercher le volumineux courrier accumulé dans ce port depuis quatre mois. Le « Bankoku-Marû » put cependant gagner Zanzibar, et un câblogramme nous annonça, dans la deuxième quinzaine de Juillet, que l'incendie avait été maîtrisé. Les cales du navire, dans lesquelles le feu s'était déclaré, avaient été inondées, et c'est ainsi qu'il nous fut annoncé, par câble, que sur mille sacs postaux à destination de Madagascar, La Réunion et Maurice, 400 avaient été détériorés par l'inondation.

Il fallut faire sécher ces sacs, en reconnaître la destination, les étiquettes ayant été détruites par l'eau. Le câblogramme ajoutait que les imprimés et journaux ne formaient plus qu'un amas de pâte à papier.

Il n'y eut en réalité, pas trop de mal, mais quelques lettres furent cependant perdues, et beaucoup nous arrivèrent à Mananjary, encore mouillées ; certaines étaient couvertes de moisissures.

Je ne pus sauver un volume XIV de « Lépidoptérologie comparée » que m'adressait M. Ch. Oberthür. Par quel heureux hasard pour moi me fut-il adressé deux exemplaires du 14^e volume ? Par quel hasard encore heureux ce deuxième volume m'arriva-t-il, ainsi que le XV^e, en parfait état ?

Les deux volumes en bon état me furent remis quelques secondes après le premier, me causant ainsi une vive joie après une amère déception.

Enfin, le torpillage du « Djemnah » nous fit perdre complètement un bon courrier.

Ceux des lecteurs de « Dix ans de chasses » dont les lettres auront été ainsi perdues, le sauront, grâce à la lettre d'envoi qui accompagnera l'exemplaire de cette 2^e publication que je suis heureux, comme en janvier, de leur adresser.

**Lettre de M. Edmond Perrier,
Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle**

Monsieur,

La vie agitée que nous avons menée au cours de l'hiver à Paris, des deuils de famille et l'obligation que je m'étais imposée d'achever avant mon cours mon *Traité de Zoologie*, m'avaient empêché de répondre à votre lettre du 1^{er} février dès que je l'ai reçue. Votre fascicule ne m'est du reste pas

parvenu en même temps ; mais je viens d'être chargé de faire sur lui un rapport au Comité des Travaux historiques et je viens de le lire avec le plus vif intérêt. L'Entomologie est d'ailleurs pour moi un souvenir d'enfance. J'avais eu en prix les Esquisses entomologiques de l'Abbé Bourassé (illisible) ; j'avais constaté que je retrouvais, à la campagne, les Insectes, peu nombreux il est vrai, qui y étaient figurés et je m'étais mis à en faire collection ; puis mon père, qui était Directeur de l'Ecole primaire supérieure de Tulle, avait fait venir pour moi le Manuel d'Entomologie de Boitard, et c'est ainsi que j'ai été dirigé vers l'Histoire naturelle. Mon père, étant devenu Inspecteur primaire de l'arrondissement de Tulle, avait poussé dans cette voie les instituteurs de notre pays ; ils lui avaient même offert une belle collection d'Insectes qui orne encore à Tulle la salle à manger de notre maison de famille. Vous voyez que votre brochure n'est pas tombée entre des mains indifférentes, et que j'étais préparé à comprendre la passion qui vous a fait faire à Madagascar la belle organisation dont je vous félicite. Il est évident que si une organisation semblable pouvait être créée dans les diverses régions de l'Afrique tropicale et méridionale, nous connaîtrions bientôt tous les Insectes de ces riches régions, ceux de l'Amérique qui ne sont pas moins intéressants, et que la Comparaison de toutes les faunes donnerait lieu à des Conclusions d'un haut intérêt en ce qui concerne l'Histoire de la Terre, malgré l'ancienneté des Insectes qui a dû tendre à uniformiser les faunes.

Ce que vous dites de l'inertie des femelles d'hétérocères doit être fort juste : j'avais remarqué, étant enfant, l'inertie des femelles de Bombycides dont les ormes du quai Baluze, sur lequel est située notre maison, nourrissaient les chenilles ; elles ne bougeaient pas de leur tronc et y pondaient leurs œufs qu'elles couvraient de poils : ces mœurs sont bien en rapport avec l'exiguïté de leurs antennes et il serait intéressant de rechercher si leurs yeux sont aussi bien conformés que ceux des mâles et aussi sensibles à la lumière.

Si le Muséum peut vous aider dans l'organisation que vous rêvez, il n'y manquera pas. M. Bouvier est le dévouement en personne à l'Entomologie. C'est moi qui l'ai guidé au début de sa carrière et lui ai fait faire sa thèse de doctorat ; tout ce que je pourrai faire pour le seconder, je le ferai. Le Muséum se préoccupe d'ailleurs de former des voyageurs et vous y trouverez toujours le plus grand empressement à accueillir vos suggestions.

Je vous prie de compter toujours sur mes meilleurs sentiments.

Edmond PERRIER.

...

Cette si précieuse lettre du Directeur du Muséum résume, dans leur ensemble, toutes les objections qui m'ont été adressées et celles que je pourrais ajouter. Mon métier de chasseur, depuis 1904, n'était-il pas, en effet, la place la mieux située pour recevoir des objections ? Et je vous prie de croire que j'en ai reçu pendant quatorze ans : j'en ai reçu jusqu'à fin 1917 — j'en reçois même encore de nouvelles, d'incompréhensibles, de si incompréhensibles qu'elles m'ont enfin fait comprendre, après dix ans de chasses...

Cette seule objection de M. Edmond Perrier n'est pas longue ; elle tient dans l'emploi d'un conditionnel : « *Il est évident que si une organisation semblable pouvait être créée ...* »

M. le Directeur est loin de dire que cette organisation ne peut être créée.

Il dit même, en employant le conditionnel, hélas ! que si nous apportons la condition dans notre organisation, celle-ci donnera de bons résultats.

Et quels résultats ?

« Nous connaîtrions bientôt tous les Insectes et la Comparaison de toutes les faunes donnerait lieu à des Conclusions d'un haut intérêt, en ce qui concerne l'Histoire de la Terre... »

Cela n'est-il pas très encourageant ?

Les savants dédaignent-ils le commerce ? C'est cependant ce que nous avons cru. Voyez quelle erreur nous avons faite.

« Si le Muséum peut vous aider dans l'organisation que vous rêvez (toujours cette condition), il n'y manquera pas ».

Est-ce assez clair, et la condition une fois respectée, est-ce assez énergique : « il n'y manquera pas » ?

Qui donc disait que les savants dédaignaient le commerce ? M. Edmond Perrier ne sait-il pas qu'en créant un Comptoir, nous voudrions d'abord gagner de l'argent ?

« M. Bouvier est le dévouement en personne à l'Entomologie ». Est-ce assez dire que M. Bouvier sera dévoué à ceux qui ne dédaigneront pas les études d'Entomologie ? Comment ne serait-il pas dévoué, lui qui dirige l'Entomologie en France ?

Que ne dit pas encore le Directeur du Muséum en ajoutant ces simples mots : « Tout ce que je pourrai faire pour le seconder, je le ferai » ! Est-ce une simple promesse devant nous laisser un peu d'espoir ?

C'est une affirmation énergique : « je le ferai ».

Pourquoi M. le Directeur veut-il seconder M. Bouvier, qui est cependant le dévouement en personne à l'Entomologie ?

M. Edmond Perrier craint-il que M. Bouvier ne puisse suffisamment nous aider ? N'a-t-il pas assez à faire, M. le Directeur, pour qu'il dise qu'il s'occupera de la Lépidoptérologie ? Ne doit-il pas travailler à la Zoologie ?

Il y travaille si bien que « malgré la vie agitée de Paris, au cours de cet hiver, malgré des deuils de famille », il s'était imposé « l'obligation d'achever, avant son cours, son Traité de Zoologie ».

Ils ne font rien les Savants, deux ou trois heures de cours par semaine, pendant quelques mois, et des vacances ; en ont-ils de la chance tout de même ?

Ne doit-il pas aussi diriger toutes les autres branches de l'Histoire naturelle, M. le Directeur du Muséum national d'Histoire naturelle ?

Pourquoi le Comité des Travaux historiques n'a-t-il pas chargé M. Bouvier, Directeur du Laboratoire d'Entomologie du Muséum, de faire ce rapport sur ma brochure, qui ne s'adresse cependant qu'à la Lépidoptérologie ?

Pourquoi ce Comité a-t-il ajouté à la tâche déjà si lourde qu'entraîne la Direction du Muséum, encore ce rapport sur une organisation que je rêve, et qui ne pourrait être créée ?

Serait-ce parce que M. le Directeur, qui rêve aussi aux Conclusions qui en résulteraient pour l'Histoire de la Terre, verrait la possibilité d'étendre cette organisation de rêveur aux autres Sciences naturelles ? C'est peut-être pour cela que M. Edmond Perrier, pour qui l'Entomologie est « un souvenir d'enfance » et qui était « préparé », dit-il, à comprendre ma passion, ajoute que ma brochure n'est pas « tombée entre des mains indifférentes » et qu'il l'a lue avec « le plus vif intérêt ».

Et quelle est donc cette terrible condition que M. Edmond Perrier craint

tant de ne pas voir apporter dans l'organisation que nous rêvons tous, depuis si longtemps ?

Répondrai-je à M. le Directeur, en réfutant une à une toutes les objections qui m'ont été adressées et toutes celles que je pourrais ajouter ?

Je suis certain que M. Edmond Perrier consentira sans peine, avec joie même — c'est assez éclatant dans sa lettre ! — à supprimer le conditionnel, quand nous lui aurons prouvé que nous lui apportons la condition tant désirée par le Muséum tout entier, et par nous.

Je réponds donc à M. le Directeur du Muséum, par un seul mot : « Honnêteté ».

Faut-il faire la distinction entre l'Honnêteté relative et l'Honnêteté parfaite ?

Faudra-t-il promettre aussi à M. Edmond Perrier que nous sommes décidés à apporter dans notre Comptoir une honnêteté que nous ne pourrions trahir nous-mêmes, nous les propriétaires du Comptoir ?

M. Edmond Pierrier n'en demande pas tant.

Nous lui dirons que nous lui apportons de l'honnêteté, en un seul mot. Il sait ce que cela veut dire, et il ne demande rien que cela.

Dois-je, dans la crainte de transformer ma brochure en un livre coûteux, accepter la bienveillance dont M. Edmond Perrier a fait un véritable abus dans sa lettre, envers moi seul !

Non, et je proteste contre ce que m'écrit M. le Directeur lorsqu'il « me félicite pour la belle organisation que m'a fait faire, à Madagascar, « cette passion qu'il était préparé à comprendre et lorsqu'il se demande « si je vois bien que ma brochure n'est pas tombée entre des mains indifférentes. »

Ces félicitations, Monsieur le Directeur, doivent être adressées à tous les Lépidoptéristes, sans en excepter un seul. Comme je le disais dans « Dix ans de chasses » je n'ai rien découvert. Je me suis instruit dans l'étude de la Chasse, grâce aux trois livres qui formaient toute ma bibliothèque ; et comme je ne pouvais trouver d'autres ouvrages autour de moi, j'ai profité de tous les renseignements, de tous les conseils, de toutes les critiques que voulaient bien me prodiguer : MM. Bouvier, Lesne, Ch. Oberthür, Riel et tant d'autres Bienfaiteurs de l'Entomologie.

J'ai encore été instruit par ceux qui m'adressaient le plus d'objections et qui me montraient ainsi tout le mal qu'on pouvait faire à la Lépidoptérologie.

Vous le savez, Monsieur le Directeur, pour pouvoir bien juger une chose, il faut en connaître tout le bien et tout le mal.

C'est donc grâce à la contribution que tous ont apportée à m'instruire que j'ai pu, peu à peu, améliorer mes chasses.

Quant à cette passion que j'éprouvais, est-elle différente de celle qu'éprouvent tous les Lépidoptéristes ?

Je passe sous silence la toute petite préparation d'enfance grâce à laquelle M. Edmond Perrier a compris ma brochure, et j'invite les Lépidoptéristes à voir si ma brochure est tombée entre des mains indifférentes.

Lettre de M. le Professeur Bouvier, Directeur du Laboratoire d'Entomologie du Muséum

Cher Monsieur Melou,

J'ai bien reçu votre lettre et l'intéressant opusculé qui l'accompagnait. Les résultats obtenus par votre méthode sont vraiment extraordinaires et

je n'aurais jamais estimé qu'il fût possible de les atteindre ; vous savez mieux que moi d'ailleurs que les chasses les plus merveilleuses ne sauraient suffire et que, pour le profit des connaissances biologiques aussi bien que pour l'obtention de beaux exemplaires, l'élevage à partir des larves ou des nymphes est absolument nécessaire.

Quant à vos idées sur le groupement des entomologistes chercheurs et acheteurs, elles sont de tous points excellentes et la seule difficulté (fort grande, il est vrai) sera de les mettre en réalisation. J'applaudirai à votre succès, si, par un persévérant effort, vous parvenez à réussir.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur Melou, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

BOUVIER.

. . .

Comme je le disais dans ma première brochure, les chasses au file et à la lampe ne procèdent que du hasard, ce qui est peu scientifique. Etudier les végétaux les uns après les autres serait très beau.

J'ajoute aujourd'hui que ces chasses au filet ne sont pas intéressantes, même pour le chasseur, tandis que la biologie ne lasse jamais.

Non seulement l'élevage est nécessaire, comme dit M. le Professeur. Bouvier, mais il est indispensable aussi bien « pour l'obtention de beaux exemplaires que pour le profit des connaissances biologiques. »

Les réponses que j'ai reçues d'entomologistes fortunés et celles que m'ont envoyées beaucoup d'autres collectionneurs prouvent bien que tous étaient d'accord depuis longtemps sur la nécessité qu'il y avait de se grouper.

La difficulté qui consiste à réaliser ces idées n'est pas grande. Car dix entomologistes sont déjà prêts, d'autres laissent espérer qu'ils se décideront après la guerre, et d'autres, enfin, veulent discuter mes projets.

Cela est déjà un beau résultat. Ce n'est pas suffisant. Il faut que tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'Entomologie participent à la création du Comptoir. Si tous ne sont pas encore prêts, le nombre de ceux qui le sont est suffisant pour commencer l'expérience. Et l'expérience entraînera fatalement les retardataires.

La pensée de M. le Professeur Bouvier est donc bien celle-ci, je crois :

« Les chercheurs et les acheteurs seront propriétaires du Comptoir, il le faut pour la réussite. »

Il est permis d'espérer que ce sera un fait accompli avant peu. Si le Comptoir avait un capital assez élevé, le progrès serait encore plus rapide.

Lettre de M. le Professeur Trouessart, Directeur du Laboratoire de Mammalogie et d'Ornithologie du Muséum

Cher Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre lettre et la brochure qui l'accompagnait. Il y a là une idée certes très intéressante, *qu'il faut mûrir*. Je pense que MM. Bouvier et Lesne vous donneront de bons conseils à ce sujet.

Le titre de « Comptoir » me semblerait plus approprié que celui de « Cabinet », puisqu'il s'agit d'une entreprise commerciale. Or, pour toute

entreprise de ce genre, il faut d'abord des capitaux. Vous devez donc rechercher un associé qui se charge de fournir ou de trouver ces capitaux.

.....

Votre tout dévoué
E. TROUESSART.

M. le Professeur Trouessart a bien voulu me faire part du désir qu'il avait de recevoir, pour le Muséum, des Myxopodes. C'est ce passage que je me suis permis de supprimer de sa longue et aimable lettre.

Il faut mûrir, en effet, l'idée que je n'avais qu'effleurée en Janvier.

Depuis Janvier, je n'ai guère songé qu'à cela. Je me suis efforcé de comprendre comment devait être organisé le Comptoir. Je crois avoir compris quels devaient être les principes généraux de ce Comptoir, mais je suis incompetent en ce qui concerne la question purement financière. Comme j'estime que les lois favorisent toute société commerciale honnête, qu'elles doivent même prévoir l'application la plus stricte de l'honnêteté sans aucune équivoque, je pense qu'il ne restera plus qu'à prendre conseil de financiers. Nous comptons sur les Lépidopéristes notaires.

Lettre de M. A. Ménégaux, Assistant de Mammalogie et d'Ornithologie du Muséum

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre petit livre qui est fort intéressant et m'a appris bon nombre de faits.

L'idée de votre Cabinet d'Entomologie est séduisante, mais je crois difficile à mettre sur pied.

Pourtant ne pensez-vous pas qu'après quelques années de chasses intensives, le nombre des individus et des espèces serait diminué ?

Cordialement à vous
A. MÉNÉGAUX.

..

J'ai de plus en plus la conviction que ce que peut prendre un chasseur dans un pays tropical, est insignifiant, comparativement au nombre des insectes qui existent dans ce pays.

Enfin, je ne sais ce qu'on connaît jusqu'ici des Lois qui veulent l'Equilibre zoologique dans la Nature. Et je me demande si la destruction que pourrait faire un chasseur d'insectes serait utile ou nuisible à cet équilibre. En tout cas, pour mieux comprendre cet Equilibre et les lois qui le régissent, ne faut-il pas étudier la Zoologie et pour cela détruire des animaux ? Et quand nous comprendrons cela, les études de Biologie ne seront-elles pas très avancées ? Dans ce cas, nous pourrions alors aider les Lois de l'Equilibre, s'il y a diminution ; nous le pourrions par l'élevage.

N'y aurait-il pas intérêt, pour les études d'Ornithologie, d'ajouter au

Comptoir entomologique, un Comptoir ornithologique ? Les débouchés commerciaux ne le permettraient-ils pas déjà ?

Je n'ai aucun renseignement à ce sujet. Le matériel de chasse pour les Oiseaux est moins encombrant, moins coûteux que le matériel d'un chasseur d'Insectes.

Et je serais heureux de participer à la création de ce Comptoir, ma fille ayant appris, grâce à la bienveillance de MM. Trouessart et Ménégaux, la mise en peau, sous l'habile direction de M. Terrier, Chef du Laboratoire de Taxidermie du Muséum, et sous la direction de M. Guignard.

Lettre de M. le Sénateur Bepmale

Cher Monsieur Melou,

J'ai lu votre brochure avec le plus vif intérêt. Comme vous, je crois qu'il y a, dans l'ordre d'idées où vous êtes entré, beaucoup à faire et que le moyen de ramener à l'Entomologie une clientèle, jadis nombreuse et qui s'est peu à peu émiettée, serait de la rendre accessible au plus grand nombre en démocratisant — si je puis m'exprimer ainsi — le commerce des insectes. Vous êtes mieux que moi en mesure, par les relations que vous vous êtes créées dans le monde des grands collectionneurs, pour juger des moyens à employer. A première vue, le moyen que vous préconisez, c'est-à-dire la création d'un organisme central mettant en relations permanentes chasseurs et collectionneurs, vendeurs et acheteurs, apparaît comme tout à fait pratique. Reste à savoir, et vous êtes mieux placé que personne pour en juger, si les grands chasseurs dont vous êtes, c'est-à-dire ceux qui mettent en œuvre un matériel et des capitaux importants, trouveraient dans cette organisation la juste rémunération de leur capital et de leur travail.

Voulez-vous présenter à Mlle votre fille mes respectueux et amicaux souvenirs et recevoir pour vous la nouvelle assurance de mes sentiments cordialement dévoués.

BEPMALE.

M. le Sénateur Bepmale, qui est membre du Parlement depuis un quart de siècle bientôt, est depuis plus longtemps encore un fervent coléoptérologue. Il l'est depuis son enfance, et bien que ses connaissances dans ce si riche groupe d'insectes soient très étendues, bien que ses collections de coléoptères comptent des milliers d'espèces, il n'en aime toujours pas moins consacrer la plus grande partie de ses loisirs à la chasse des coléoptères pyrénéens.

Les entomologistes ne seront donc pas surpris de voir synthétiser si bien, en un seul mot, tous les besoins actuels de l'Entomologie. — N'est-ce pas en effet réaliser tous nos vœux que de « démocratiser » le commerce des Insectes ?

N'est-ce pas là l'unique remède aux maux dont nous nous plaignons tous ?

« Il y a beaucoup à faire pour ramener à l'Entomologie une clientèle jadis nombreuse et qui s'est peu à peu « émiettée ».

Dans la collection de lettres que j'ai faite depuis 1904, j'en retrouve des dizaines dans lesquelles il m'est dit : « Devant les prix exorbitants que

demandent les marchands, je dois restreindre ma collection, jusqu'à me contenter des insectes que je prends moi-même ».

C'est ainsi, en effet, que la clientèle s'est « émiettée ».

M. Ch. Oberthür m'écrivait dernièrement — malgré ses souffrances, malgré les importants travaux auxquels il se livre quand même pendant la guerre — qu'il ne connaissait pas d'exemples de chasseurs devenus riches ; qu'il pouvait me citer seulement le cas d'un chasseur qui était parvenu à vivre modestement de ses chasses.

Nous ne voulons pas non plus, Monsieur le Sénateur, de chasseurs qui s'enrichissent. Mais nous voulons leur assurer une vie très large, leur permettant de bien supporter, pour nous, les misères de la vie des tropiques, et leur permettant aussi de se reposer après un délai raisonnable, fixé avec humanité.

Lettre de M. le Docteur en Philosophie Hartert, Directeur du Zoological Museum-Tring-Herts

Cher Monsieur Melou,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre brochure, mais je crains que vos calculations ne seraient pas juste. Les musées ne peuvent pas acheter des séries interminables ; un marchand naturaliste ne peut pas vendre tous les exemplaires, en effet, un grand nombre des espèces petits, insignifiants lui restent longtemps, alors il faut pour lui demander des plus grands prix pour les espèces grandes, pour couvrir les exemplaires en mauvais état et les espèces communes ; enfin qui aura l'Argent pour acheter des grandes collections après cette guerre ? Lord Rothschild dit qu'il vous écrira bientôt. (1)

Avec les meilleurs sentiments.

Ernest J. O. HARTERT.

...

Je suis profondément reconnaissant à M. le Docteur Hartert, Directeur du Zoological Museum de Tring et Ornithologiste des plus distingués, d'avoir bien voulu me témoigner l'intérêt avec lequel il dit avoir lu ma brochure.

Je suis très flatté d'apprendre que Lord Lionel Walter Rothschild a l'intention de m'écrire lui-même bientôt.

Mes lecteurs ont peut-être pu remarquer que je n'ai changé en aucune façon le style et l'orthographe de M. le Docteur Hartert.

Il me reste de mes souvenirs de professeur de français, à Budapest, cette impression, qu'une traduction est toujours mauvaise.

Comment aurais-je pu comprendre, en effet, et traduire le mot « calculations » ? Est-ce de mes projets que l'auteur a voulu parler ou bien des profits d'argent que j'avais pu ainsi espérer ? Je m'avoue incapable de réfuter cette première objection.

« Les musées », dit M. Hartert, « ne peuvent acheter des séries interminables. » Sur ce point, je suis si bien d'accord avec l'auteur que j'ajouterai : « Les Musées ne doivent acheter aucune série, même terminable. Car le mot « Mu-

(1) Le courrier du 10 Novembre m'a apporté cette lettre dont l'envoi était annoncé par d'autres lettres du D^r Hartert, depuis un an ; j'aurai, je crois, d'ici peu, l'occasion de publier cet autographe de Lord Rothschild, qui — comme tous les autres — contient des choses instructives, inédites.

sée » signifie « lieu d'études » ; nous devons donc offrir les insectes aux « Musées » et non les leur vendre.

« Un marchand naturaliste ne peut pas vendre tous les exemplaires ».

C'est vrai et pour longtemps encore. Ce qu'un marchand ne parvient pas à vendre est appelé en France « un vieux rossignol ». Les marchands écoulent tout ce qu'ils peuvent écouler, même les épiluchures ; ils ont ainsi réussi en découvrant la Centurie ; il débarrassent de cette façon leurs locaux encombrés d'inutilités qui vont enrichir les collections des débutants.

« Alors, il faut pour lui demander des plus grands prix pour les espèces « grandes, pour couvrir les exemplaires en mauvais état et les espèces communes ».

Il est juste de faire payer plus cher les espèces grandes parce qu'elles sont plus coûteuses à se procurer, il faut aussi tenir compte du désir de la clientèle.

En ce qui concerne les exemplaires en mauvais état, je serais obligé à M. Hartert de vouloir bien me dire si tous les chasseurs n'auraient pas eu à déplorer ce mauvais état. Quels que soient les soins apportés dans les envois, il y a toujours eu un déchet.

Il y a toujours eu aussi des espèces communes ; mais les espèces trouvées dans les pays lointains, dans les régions inexplorées, sont-elles communes dans les collections, la première fois qu'on les y envoie ? Qu'est-ce qu'une espèce commune ou répandue ? Cela a-t-il rapport avec le pays où il a été chassé ou avec les collections ? J'en parlerai longuement dans quelques mois, s'il le faut.

« Enfin, me demande M. le Docteur Hartert, qui aura l'argent pour acheter des grandes collections après cette guerre ? »

Je dois avouer mon embarras pour répondre à cette question qu'a bien voulu me poser M. Hartert. Je pense — sans oser bien l'affirmer — que ceux qui auront « l'argent » après cette Guerre, seront ceux qui en auront gagné pendant cette Guerre ou qui en avaient avant cette Guerre. Et j'affirme que ceux qui auront fait comme moi n'en n'auront guère.

Lettre de M. l'Ingénieur Principal de l'Institut scientifique et industriel de Paris

Monsieur,

Nous avons bien reçu votre lettre du 17 février ainsi que votre Notice sur l'industrialisation de la chasse aux hétérocères.

Ce petit fascicule nous a fort intéressés et nous sommes persuadés qu'il sera appelé à rendre de grands services aux chasseurs de lépidoptères ainsi qu'aux personnes qui prennent intérêt à cette science si complexe de l'Entomologie.

Nous vous félicitons de mettre à profit vos services dans les colonies pour, en même temps que vous créer une distraction durable, contribuer utilement au développement des diverses branches de l'Histoire Naturelle.

L'Ingénieur principal,

L. D.

P. S. Dès que notre Revue paraîtra, nous nous ferons un plaisir d'analyser votre brochure.

**Fragment de la lettre de M. D. A. Longuet, Administrateur
de la Revue « Les Musées de France »**

« ... Jusqu'à la guerre, il a été malheureusement fait en notre pays un départ absolu entre les scientifiques et les commerçants. Le résultat obtenu chez nos ennemis par l'association de ces deux forces actives—Science et Commerce—leur avait donné des résultats que nous connaissons trop. Il y a heureusement en ce moment un mouvement de compréhension qui, espérons-le, se développera. »

. . .

Je regrette vivement de ne pouvoir publier aussi les lettres qu'ont bien voulu m'adresser :

M. le Professeur Hérouard, de la Faculté des Sciences (Sorbonne).

M. le Professeur Vayssière, Directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille, Correspondant de l'Institut de France.

MM. Dupont, Agrégé de l'Université, Evreux.

A. Chappellier, Chef des Travaux à la Sorbonne.

Lionel Bonaparte Wyse, London.

J. P. Lavett, Frenchgate Richmond-Yorkshire, Angleterre.

le Docteur R. Verity, Firenze, Italie.

le Baron Dr de Lastours, Varades, Loire-Inférieure.

H. de Touzalin, Poitiers.

le Docteur Riel, Lyon.

de Larclause, Saint-Julien l'Ars, Vienne.

Pouillaude, de la Faculté des Sciences de Rennes.

le Directeur Santchi, de Kairouan.

le Baron Tossizza, Paris.

Delsuc, Epernay.

Poulot, Mennecey, Seine-et-Oise.

G. Koechlin, Capitaine au 110^e Régiment, Quimper.

J. H. D. Roy, 77 rue des Martyrs, Paris.

G. Dallier, Mantes-sur-Seine.

Nicod, Lyon.

Chabanaud, Correspondant de l'Institut, St-Epain, Indre-et-Loire.

Mollandin de Boissy, Toulon.

Ed. Fleutiaux, Nogent-sur-Marne.

Pionneau, Nantes.

Cl. Merle, Saint-Etienne.

Jean Demay, Bar-sur-le-Loup, Alpes-Maritimes.

Dans quelques-unes de ces lettres, l'idée et les projets de « Dix ans de chasses » ont été approuvés sans aucune objection.

Dans le plus grand nombre, l'idée a été jugée bonne et profitable à la Science, mais la réalisation des projets très difficile.

Je pense pouvoir réfuter toutes les objections faites au sujet de la réalisation de mes projets, dans cette brochure, par un simple titre : Société par actions, avec limitation dans la part et le montant des bénéfices.

Quel que soit l'accueil qui pourra être fait à cette deuxième publication, je m'exprimerai d'en faire part à tous ceux qui auront bien voulu m'écrire encore.

Si je n'ai pas repris une à une toutes les objections qui m'ont été faites,

c'est que j'ai pensé pouvoir répondre à toutes dans leur ensemble, par des projets plus précis, qui me paraissent cette fois suffire définitivement.

Si je me suis trompé, je serai très heureux de recevoir de nouvelles critiques auxquelles j'ajouterai celles qui m'ont conduit aux projets que j'expose plus loin.

ETUDE DES RAPPORTS QUI EXISTENT ENTRE TOUS LES LÉPIDOPTÉRISTES

Comment nous classons les Lépidoptéristes

Ceux qui s'occupent de Lépidoptérologie : les Savants ou Professeurs, les Collectionneurs, les Commerçants et les Chasseurs poursuivent des buts bien différents :

Le Savant étudie la Science et l'enseigne, d'après les matériaux qui lui sont apportés ;

Le Collectionneur réunit les matériaux d'étude ;

Le Commerçant achète les matériaux et les vend ;

Le Chasseur cherche les matériaux.

Les matériaux auxquels tous travaillent sont si nombreux que nul ne peut songer à les étudier dans tous leurs déplacements. Ce sont ces déplacements qui rendent inévitables les rapports entre les lépidoptéristes.

Chacun des lépidoptéristes doit donc faire une étude spéciale pour la profession qu'il a choisie, pour le travail qu'il a entrepris. Plus il aura approfondi son étude, plus instruit il sera dans cette spécialité et plus les autres lépidoptéristes en profiteront dans leurs rapports avec lui.

Plus un lépidoptériste se sera écarté du chemin qu'il s'était proposé de suivre, moins il avancera dans ses études, plus les rapports qu'il aura avec les autres deviendront mauvais, nuisibles à tous.

Il n'y a aucun inconvénient à ce qu'un lépidoptériste considère l'étude qu'il a choisie comme un travail, et les trois autres travaux comme des distractions, à condition qu'il y ait de sa part sincérité.

Peut-on dire que dans ces quatre professions, il y en ait une qui soit plus honorable, plus noble que les autres ?

Oui, si l'on songe à l'étendue des connaissances que chacune exige et aux qualités que doivent avoir ceux qui choisissent ces professions, ces études, ces travaux.

Nous reconnaissons tous l'ensemble des qualités rares qu'à dû réunir un même homme, la somme de travail qu'il a dû fournir, l'intelligence qu'il a dû apporter pour arriver à une des situations qu'occupent nos grands savants.

En ne songeant qu'à ces mérites, nous donnerons toujours la place d'honneur aux savants.

Nous convenons et nous ne pourrions en convenir, les trois autres situations sont moins difficiles à obtenir.

Pour être collectionneur, il suffit d'avoir l'amour du travail, et des capitaux ; pour être commerçant, il pourrait suffire d'avoir un petit capital ; pour être chasseur, il suffit de se promener et d'observer.

Le Savant tient encore la place d'honneur parce qu'il travaille le plus avec désintéressement, parce qu'il est seulement un esprit scientifique. Le Collectionneur, s'il est un esprit scientifique, travaille aussi avec désintéressement — il devient un savant. Comme tous les collectionneurs doivent le faire, il vendra ses doubles ; mais il les vendra seulement dans le but d'augmenter ses matériaux d'étude.

Le Commerçant, s'il a une disposition naturelle à l'esprit scientifique, ne pourra conserver cet esprit scientifique entièrement, s'il veut rester commerçant, s'il veut gagner trop. S'il gagne peu, c'est qu'il a probablement l'esprit scientifique. Nous reviendrons sur ce sujet, en étudiant le commerce. Le Chasseur qui a l'esprit scientifique ne peut non plus réussir, en l'état actuel du commerce.

Comment il faut classer les Lépidoptéristes

Si nous voulons enfin sortir de l'Erreur, il faut que nous classions ainsi les Lépidoptéristes, et que nous ne voyions bientôt plus que la première classe :

1^o Ceux qui ont l'esprit scientifique. *Synonymes* : affection pour la Vérité, Sincérité, Conscience professionnelle, Honnêtes gens, Bienfaiteurs.

2^o Ceux qui ont l'esprit mercantile.

Sont donc aussi respectables les uns que les autres : les savants, les collectionneurs, les commerçants et les chasseurs, qui ont l'esprit scientifique, qui sont animés de l'affection pour la Vérité, qui sont sincères, honnêtes.

Seraient aussi peu dignes de respect : les savants, les collectionneurs, les marchands et les chasseurs qui auraient l'esprit mercantile.

Le chasseur et le commerçant qui seraient obligés de tromper les autres pour pouvoir vivre de leur profession ne seraient-ils pas plus excusables que le collectionneur et le savant qui pourraient vivre sans tromper personne ?

Cette division en esprits scientifiques et en esprits mercantiles serait-elle fautive pour : l'Entomologie, la Zoologie, l'Histoire Naturelle, les Sciences physiques, la Politique, la Religion, pour tous les actes de la vie ?

Elle est faite depuis longtemps et les synonymes abondent pour l'exprimer.

Ne peut-on pas parler du déchet des envois d'insectes, de la rareté des espèces, de la description avec ou sans figures, en esprit scientifique ou en esprit mercantile, sincèrement ou faussement, en bienfaiteur ou en malfauteur ?

Pourquoi parlerions-nous de toutes ces objections plus longtemps ?

Nous voulons apporter des améliorations au commerce, nous voulons ne plus voir ces objections qui nous font quereller. Etudions donc seulement la façon de les anéantir.

Il n'y en a qu'une : celle qui consiste à ne pas s'écarter du simple mot *honnêteté*.

L'honnêteté ne nous permet pas de devenir de trop gros profiteurs. Nous ne négligeons pas l'Argent, mais nous ne voulons pas ne penser qu'à lui.

Nous voulons prendre des précautions contre nous-mêmes pour ne pas nous laisser entraîner par l'attrait irrésistible de l'argent.

C'est bien simple : les lois ont tout prévu dans ce but. En France, elles ont même prévu tous les cas dans lesquels les esprits non scientifiques essayent d'en empêcher la réalisation.

Création d'une Société par actions avec limitation dans la part et le montant des Bénéfices

Tous les Lépidoptéristes seront actionnaires ; les actions seront de 100 francs, de 50 s'il le faut.

Comme nous ne voulons plus qu'un seul gros profiteur, la Lépidoptérologie, nous limiterons notre propre part dans les bénéfices. Et si cette part, fixée à la fraction que nous aurons étudiée, peut devenir considérable, exagérée nous en limiterons le montant.

Nous consacrerons le reste des bénéfices à : l'agrandissement des locaux du Comptoir, à la création de Succursales à l'Etranger, à l'édition d'ouvrages avec figures, à une Revue, à un Bulletin, à l'achat de collections particulières dont nous aurons besoin pour nos travaux scientifiques, etc.

Plus grand sera notre capital, plus vite nous connaissons les faunes. Vous voyez qu'en somme, mes projets, nos projets, auraient pu se résumer en un seul titre à donner au Comptoir : Société par actions avec limitation dans les bénéfices.

Cette Société ne vaut-elle pas mieux qu'un Comptoir qui appartiendrait à 10 ou 20 Lépidoptéristes ?

Devrai-je vous dire comment je fus obligé de devenir intermédiaire ? pourquoi les intermédiaires ont été ce que vous les avez connus ? Ce serait dépasser encore inutilement le cadre que je m'étais tracé.

Ce qu'il faut dire, c'est que le temps est précieux et que les lépidoptéristes parisiens doivent se hâter, s'ils veulent que le Comptoir existe bientôt. Qu'ils constituent donc cette Société.

Je voudrais pouvoir changer le titre de ma troisième brochure en supprimant la dernière moitié ; ce serait donc : *Les Bienfaiteurs de la Lépidoptérologie*.

Le tirage en serait fait à Mananjary en une demi-journée.

Cette publication consisterait en une simple liste, celle des esprits scientifiques de la Lépidoptérologie ou mieux de l'Entomologie.

Pour cela, n'ai-je pas le devoir de vous demander si vous désirez être inscrit sur la liste ? Ce serait là la plus belle réponse que je pourrais recevoir ; je déchirerais le manuscrit de ma troisième brochure, qui est prêt. Ce manuscrit se compose de la moitié de ce que j'avais écrit pour cette deuxième publication, et que j'ai cru devoir taire encore.

Si les lépidoptéristes parisiens voulaient bien provoquer une réunion pour constituer notre Société, sans retard, je les prierais de vouloir bien m'inscrire comme actionnaire.

J'adresserais aussitôt mes récoltes au Comptoir.

Malheureusement, il ne reste plus de lampes à acétylène dans la Grande Ile, et je ne puis trouver de becs conjugués de rechange, de fils pour déboucher les becs et du cyanure de potassium.

Ma production ne peut être que de vingt à trente mille papillons par mois, c'est bien peu pour une Société importante et puissante qui peut acheter des séries « interminables ».

Le vif désir que j'éprouve de répondre le plus tôt possible à ceux qui ont bien voulu me témoigner leur confiance me fait négliger les nombreuses corrections que je devrais encore faire à cette brochure ; j'économise ainsi cinq ou six semaines, deux mois peut-être, sur les courriers qui sont devenus rares.

Mananjary, 10 Septembre 1918.

Curieuse constatation relative au commerce d'Actias Cometes

M. Donckier de Donceel, dont personne ne suspectera la bonne foi, m'écrivait le 4 mai dernier : « Actias cometes, que vous citez, trouve difficilement preneur à cent francs, en parfait état. En ma vie, j'en ai vendu une quarantaine d'exemplaires. Si j'en avais seulement cent, je n'arrive pas à les écouler à vingt francs. »

M. Le Moult, dans un prospectus qu'il a répandu dans la Grande Ile — patrie d'Actias cometes, — offre « de vingt à quarante francs » pour un exemplaire en parfait état.

Cet imprimé prouve que *M. Le Moult* a besoin de beaucoup d'Actias cometes : je me permets d'affirmer que ce commerçant accepterait bien volontiers plusieurs centaines de spécimens en bon état, chaque année, plusieurs milliers peut-être. Le prix qu'il offre est une preuve éclatante qu'Actias cometes — une fois mis sous verre, transformé en bibelot — se vend beaucoup plus de cent francs. J'invoque à ce sujet le témoignage de mes anciens compagnons de voyages, les Argentins.

Ces bons Argentins, qui m'ont souvent raconté — entre Dakar et Bordeaux où j'ai fait dix-huit traversées — la façon toute démocratique dont avaient été partagées les terres de leur belle République, viennent, pendant que leur hiver s'écoule à Buenos-Ayres, goûter les nombreux charmes de notre été parisien. Ils fréquentent assidûment nos grands Boulevards, et l'on a beaucoup plus de chances de les rencontrer, le soir, au Théâtre Marigny que, pendant la journée, à la Bibliothèque nationale ou aux cours de la Sorbonne.

Ils se trouvent assez souvent embarrassés pour arriver à dépenser la forte somme dont ils se sont fait précéder et qu'il est de toute nécessité de ne pas remporter en Argentine ; la veille de l'embarquement est le dernier délai élégamment possible, et bien fixé, pour cette dure nécessité.

Dans la journée, qui commence vers midi, ils parcourent les magasins à la recherche de jolis bibelots destinés à la famille et aux amis. Ne faut-il pas montrer, d'une part, combien on est avancé dans l'étude de cette science qui consiste à savoir trouver — des premiers — un article nouveau ? D'autre part, ces si jolis articles de Paris, qui provoquent l'ébahissement de ceux qui les reçoivent, ont dû coûter bien cher au pauvre enfant égaré dans la grande ville : peut-être sa générosité va-t-elle le mettre dans la gêne et conviendrait-il de lui adresser quelques chèques !

Quand on ne dispose que de trois ou quatre mois pour dépenser quelques dizaines de milliers de francs (frais d'hôtel et restaurant payés) il faut dépenser le jour, il faut dépenser la nuit. Pour peu qu'on ait une somme supérieure et que les parents ne vous oublient pas, cette dépense devient fort difficile, il se faut faire aider.

Il se trouve heureusement, en même temps qu'eux, dans notre belle capitale, d'autres promeneurs de Hongrie, de Turquie, d'un peu partout, qui partagent les mêmes préoccupations, le même désir de s'instruire et qui, pour bien connaître la Ville-Lumière et les mœurs de la vraie Parisienne, consacrent leur temps d'études, leurs forces et leur argent, aux intéressantes visites des seuls lieux où se manifestent vraiment les mœurs du pays : cabarets de Montmartre, restaurants de nuit, music-halls, etc.

Je prends à témoin un de mes anciens élèves de Budapest — marchand de grains à la Bourse — qui me demanda, quelques semaines avant son départ pour Paris, si je pensais qu'avec trente ou quarante mille cou-

ronnes déjà mises de côté depuis des mois, avec ce que la maman ne manquerait pas d'ajouter avant le départ et d'envoyer ensuite, il pourrait passer un mois agréable dans notre capitale, sans se priver. Je m'ingéniai à lui expliquer comment il pourrait, à la rigueur, joindre les deux bouts.

Les Parisiennes que ces touristes rencontrent et dont la prononciation hollandaise, allemande ou espagnole prouve évidemment que Paris est bien le lieu de leur naissance, se dévouent pour aider nos visiteurs à étudier— en elles—la vraie Parisienne. Elles sont même assez aimables pour songer aussi à l'importance de la somme apportée, à ses destinations surtout, à cette somme dont les derniers louis ne doivent pas dépasser nos grandes gares, le billet de retour permettant à ceux qui viennent nous étudier, de quitter Paris pour rentrer directement au pays sans le plus petit souci d'argent.

Le nouveau Comptoir entomologique situé au-dessus de « l'Olympia » était donc une heureuse idée, une œuvre en quelque sorte philanthropique.

Car, non seulement les collectionneurs scientifiques qui s'y égarent, en raison de la synonymie de cet établissement avec celui de la rue Duméril, peuvent y trouver des insectes ; mais les admirateurs passagers de l'Olympia, dont toute la pensée est concentrée sur cette impérieuse nécessité de dépenser au moins la somme apportée afin d'en avoir une pour l'année suivante qui soit au moins égale, trouvent dans ce promenoir des entr'actes, une nouvelle ressource de plaisirs.

A la satisfaction de pouvoir dépenser la nuit, tout en s'amusant, ce que la fatigue a empêché d'aller dépenser l'après-midi dans les magasins, se joint celle de pouvoir augmenter coquettement la dépense nocturne prévue, au milieu des camarades d'études et des vraies Parisiennes qui, au prix que méritent leur dévouement, ajouteront un petit supplément pour leur salon, un petit objet d'art, sous forme d'un *Actias cometes* encadré joliment ou de plusieurs *Urania riphæus*.

S'il est gentil de voir dans un salon quelques beaux papillons, on ne peut cependant en avoir un nombre infini d'exemplaires ; cela est réservé aux vieux savants qui passent leur vie à compter les poils des papillons. De sorte que les guides de nos visiteurs ont bientôt terminé leur collection entomologique et celles de leurs amis absents. Si ces guides, les vraies Parisiennes, ne continuent pas moins, après avoir dirigé quelques excursionnistes vers l'Olympe des Papillons, de conduire encore d'autres touristes vers ces mêmes lieux, pendant les entr'actes, c'est, je pense, parce qu'elles doivent toujours en retirer un petit agrément supplémentaire. Je suppose donc qu'à l'heureuse idée d'avoir installé ce Comptoir entomologique, il a dû être ajouté le calcul des petites commissions pour les beaux papillons qu'on fait vendre. Sans quoi, l'intermédiaire entre l'Olympia et le Comptoir se découragerait bien vite. Peut-être aussi, la vraie Parisienne, sachant que la production du Comptoir n'arrive pas à égaler la consommation, consent-elle à rapporter les petits souvenirs qui lui ont été offerts, cela n'empêchant nullement une nouvelle petite commission sur les mêmes objets d'art.

M. Donckier et M. Le Moul't, qui paraissent tromper tout le monde, ne trompent donc personne, en réalité.

Ils n'ont pas la même clientèle : c'est là toute la différence pour la-

quelle le même papillon se paie vingt francs chez l'un, cent cinquante... et plus, chez l'autre.

Les scientifiques sont rares, mieux renseignés, moins pressés de dépenser, un ou deux exemplaires leur est suffisant. La consommation est beaucoup plus faible que la production, avenue d'Orléans.

Les amateurs sont très nombreux, *Actias cometes* est rare : ce beau papillon doit être acheté presque aux enchères, à des moments où les consommateurs sont gais, en nombreuse et agréable compagnie. Enfin, il est tout particulièrement distingué de ne pas acheter ce qui n'est pas très cher. La consommation devient beaucoup plus forte que la production : d'où la nécessité de réparer l'aide droite d'un papillon avec celle d'un autre dont l'aile gauche est inutilisable.

Étalons nos beaux papillons, montrons-les au lieu de les cacher à un quatrième étage, où la plus nombreuse et la plus dépensière clientèle ne va pas.

A qui n'est-il pas arrivé d'entrer dans un beau magasin pour y acheter des choses bien déterminées, nécessaires, et de prendre d'autres choses, inutiles, auxquelles on n'avait même pas pensé ? Cela simplement parce que ces dernières choses, jolies, mises en évidence, avaient attiré le regard.

Il est beaucoup de gens qui vont dans les grands et beaux magasins — où il y a de tout — uniquement pour y acheter de jolies choses, quelles qu'elles soient : un bibelot pour mettre sur une étagère, une statuette, un coffret, un article qu'on n'a pas encore vu. Ces curieux achètent donc n'importe quoi, au hasard de la rencontre, les jours consacrés à l'étude de l'Art.

Pourquoi n'achèteraient-ils pas de beaux papillons ? Que d'occasions de varier, d'avoir le bibelot dernier cri !

La chasse aux papillons diurnes pendant la nuit

J'ai souvent remarqué, en allant chasser la nuit dans la forêt, que les papillons de jour étaient aussi incapables que l'homme de se diriger en pleine obscurité. Quand je passais près d'eux, à quelques dizaines de centimètres, avec ma lampe à acétylène, ils étaient effrayés par la vive lumière et si je m'approchais davantage, ils cherchaient à s'enfuir.

Incapables de se diriger, aveuglés sans doute par ma lampe, ils ne pouvaient voler bien loin. Ils ne voyaient rien, se jetaient contre les pierres ou les troncs d'arbres, tombant parfois sans avoir volé un mètre.

Le chasseur pourrait, je crois, profiter de cela pour capturer les diurnes, en bon état et peut-être en grosses quantités.

Mananjary, 1^{er} décembre 1918.

Contribution à l'étude d'*Acræa zitja* Bsd

J'ai fait l'élevage en Octobre, Novembre et Décembre 1918, à Mananjary, de plusieurs dizaines de milliers de chenilles d'une espèce d'*Acræa* dont la plante nourricière est appelée *bouchak* par les Betsimisarakas, et *ahidave* par les Antémours de Farafangana.

Cette plante, que je ne puis désigner sous un autre nom, croît dans des endroits marécageux.

Trois de mes chasseurs m'ont apporté dans une seule journée de Novembre 1 800 chenilles de cette espèce. La moyenne de la production journalière est, mi-Novembre, de 800 chenilles pour trois bons chasseurs ; dans les premiers jours de Décembre, un des mêmes chasseurs ne m'apporte plus qu'une cinquantaine de ces chenilles par jour, et il doit s'éloigner de plus en plus pour les chercher.

Malheureusement, le déchet est énorme, et je n'obtiens guère que deux mille papillons en bon état. Cela tient à ce que je ne me suis pas occupé moi-même de l'élevage. La chrysalide est petite, fragile, difficile à détacher du couvercle des caisses d'élevage, et le plus grand nombre de ces chrysalides sont abîmées avant d'arriver à la cage d'éclosion. A leur naissance, beaucoup de papillons sont en mauvais état, ne pouvant se débarrasser complètement de l'enveloppe de la chrysalide, celle-ci ayant été prise, touchée trop tôt par mon maladroit boy.

La chenille est d'un noir grisâtre, avec des épines noires et surtout des jaunes. Mes chasseurs affirment que lorsqu'ils touchent la plante pour prendre les chenilles, celles-ci se laissent tomber à terre et se roulent en boules : je n'ai pas contrôlé ce qui m'a été dit à ce sujet.

Cette espèce d'*Acræa* vit donc à Mananjary, d'Octobre à Décembre, par dizaines de mille, sans paraître très répandue cependant au passant, qui voit seulement le papillon. Je pense que celui-ci ne vit guère que 24 ou 48 heures : ceci expliquerait pourquoi on rencontre si peu de papillons.

J'ai constaté une dizaine de fois l'accouplement de cette espèce, dans sa cage à éclosion : l'accouplement des papillons diurnes est rare, en captivité. Les éclosions ont lieu le matin, le plus souvent vers 8 heures, et l'accouplement une ou deux heures après.

J'ai pu remarquer de nombreuses fois depuis que je fais de l'élevage (1905), que l'accouplement suivait de très près la naissance chez tous les papillons. Souvent j'ai vu se produire cette fonction chez des papillons dont les ailes n'étaient pas encore complètement développées, ce qui prouve sans doute, une fois de plus, que la vie du papillon est très courte.

Il est bien certain que les petites espèces, nombreuses, peuvent se passer de toute nourriture, car des papillons sont nés dans mes cages, se sont accouplés et m'ont donné des œufs fécondés dont j'ai obtenu chenilles, chrysalides et papillons. Je n'ai jamais rien donné comme nourriture aux papillons qui naissent dans mes cages, devant les tuer après leur complet développement ; et tous ceux qui ont pondu dans leur prison m'ont donné de bons œufs.

Je suppose que chez les espèces de grosse taille dont les individus sont rares et doivent attendre plusieurs jours pour se rencontrer, la nourriture devient une nécessité.

Identification

La figure 55 g, de l'ouvrage du Dr Seitz, et la suivante, qui représentent *Acraea zitja*, sont identiques à un grand nombre des exemplaires de cette espèce que j'obtiens en parfait état. Je constate cependant que la couleur foncière de mes papillons est moins rouge que sur l'ouvrage Seitz. Les taches noires des ailes sont beaucoup plus apparentes, plus nettes, plus détachées, aussi bien sur les ailes postérieures que sur les antérieures.

Dans ceux de mes exemplaires dont les taches sont bien nettement dessinées; toutes très apparentes, je compte une tache de plus sur les ailes antérieures, en allant vers la base de l'aile; cette tache se trouve être la dernière vers la base.

La figure de Seitz est très insuffisante pour le collectionneur qui voudrait bien connaître *A. zitja*, dont l'étude complète serait longue. Si, à ma rentrée en France, je présentais quelques exemplaires bien différents de la fig. 55 g, sans faire part de mes observations, à un spécialiste de la famille des *Acraeas*, ce collectionneur ne penserait certainement pas avoir affaire à *A. zitja*. Je crois qu'il pourrait être donné, de bonne foi, plusieurs noms spécifiques, aux exemplaires que j'aurais eu le soin de présenter séparément et comme provenant de diverses régions de la Grande Ile.

En effet, les femelles d'*A. zitja* sont d'un rouge brique bien moins vif que la fig. 55 : cette couleur s'efface même le plus souvent jusqu'à disparition complète, pour arriver à une couleur égalant presque celle de la fig. 56e, Seitz, d'*Acraea necoda*. Cette dégradation du rouge brique jusqu'à disparition complète pourrait être facilement démontrée par une série d'exemplaires de la même espèce d'*A. zitja* que j'ai élevée en si grand nombre.

Une autre différence, bien trompeuse encore, consiste dans l'existence ou l'absence des taches noires des ailes, qui peuvent être très nettes ou s'effacer de plus en plus jusqu'à complète disparition aussi, sauf celle du milieu du bord interne de l'aile antérieure, qui existe, chez tous mes exemplaires, très apparente, très détachée.

Il faudrait encore étaler une longue série de papillons pour bien établir cette différence et démontrer ainsi qu'il s'agit toujours bien d'une unique espèce, *Acraea zitja*.

La couleur rouge brique d'*A. zitja* ressemble tellement à celle d'*Atella phalantha madagascariensis*, qu'il m'est arrivé très souvent à Mananjary de ne pouvoir distinguer qu'avec beaucoup d'attention, étant très près, ces deux espèces qui volent à la même époque.

Atella phalantha madagascariensis, qui n'est pas figuré sur Seitz, est cette espèce dont la chrysalide est si merveilleusement belle, l'avant-veille du jour de l'éclosion : ce papillon me paraît être plus commun à Mananjary qu'*A. zitja*. Je regrette beaucoup de n'en connaître ni la chenille, ni la plante nourricière, ni la dernière génération de l'année. Avec ces trois renseignements, on pourrait peut-être acclimater cette espèce en France, ce qui permettrait aux lépidoptéristes de voir la chrysalide dont la beauté ferait sensation à l'étalage d'un joaillier et pourrait être copiée, reproduite comme bijou.

Enfin, dans *A. zitja*, il y a encore la différence de taille qui existe chez toutes les espèces de papillons.

Je conclus que pour bien connaître *A. zitja*, sans erreur possible, il faudrait choisir dans quelques centaines d'exemplaires, une série d'au moins cinquante individus, suivant l'échelle du rouge brique au gris et suivant l'échelle de la présence des taches noires jusqu'à leur disparition complète.

Le collectionneur qui possède seulement quelques exemplaires de cette espèce ne peut donc affirmer la bien connaître.

Je n'ai fait toutes ces observations que sur des papillons vivant dans la cage à éclosion, ou d'autres qui venaient d'être tués, et sans les avoir étalés, ce qui est insuffisant pour être très exact.

Je présente ces remarques, non comme des observations rigoureusement exactes, définitives, mais plutôt comme une impression d'ensemble.

En tout cas, il s'agit d'une seule espèce prise sur la même plante, à la même époque, dans les mêmes lieux, par les mêmes chasseurs.

Contrôlé ou non en temps que chasseur lors de mes envois, il me serait impossible de tromper ceux à qui j'enverrais ces papillons, car je n'ai élevé que deux sortes d'*Acraeas* à Mananjary, dont la première était, je crois, *Acraea lycia*. Il me fallait, pour pouvoir tromper les acheteurs, avoir des compères dans différentes régions de l'île et faire des échanges. En supposant cela possible, ce serait perdre beaucoup de temps, beaucoup de papillons, pour arriver à quel résultat !

Au fur et à mesure que les études de biologie progresseront, les lépidoptéristes s'apercevront de plus en plus que l'iconographie actuelle est insuffisante. Bien des papillons qui portent de nos jours des noms différents devront être désignés sous un seul nom spécifique.

On ne pourrait connaître bien exactement toutes les espèces que lorsque toute la biologie en aurait été faite ; ce qui revient à dire que nous ne les connaissons jamais, les espèces disparaissant avec la végétation que détruit l'homme pour ses besoins, par ses travaux.

Que connaissons-nous de la biologie, dans les pays tropicaux ?

Je comprends, après avoir examiné avec plus d'attention que d'habitude, un grand nombre d'exemplaires d'une même espèce, à combien de supercheres intéressées peut donner lieu le commerce de certaines espèces de papillons.

Comme me l'écrivent beaucoup de collectionneurs anglais, il ne devrait être tenu aucun compte dans les collections, des spécimens dont l'étiquette ne porte pas tous les renseignements indispensables à une étude sérieuse.

En l'état actuel de la science, il peut paraître suffisant de connaître la date, le lieu de la capture, le nom du chasseur.

Plus tard, il sera indispensable d'avoir le nom de la plante nourricière ; aujourd'hui, ce renseignement est déjà indispensable au chasseur, pour retrouver à coup sûr et en nombre, l'espèce. Au nom de la plante, il faudra ajouter ensuite les différentes générations de la même espèce : il faudra connaître la dernière de l'année pour pouvoir envoyer par exemple les œufs, les cocons, sans risque d'éclosion prématurée.

Ne serait-il pas plus logique déjà, et ne sera-ce pas obligatoire, dans le progrès que doit faire la Nomenclature, de donner aux espèces, non pas des noms d'amis, mais le nom de la plante nourricière ?

Cela ne pourra devenir une loi qu'au moment où la biologie sera très avancée. L'étude de la flore des pays exotiques est à peine commencée, et des végétaux disparaissent sans même avoir jamais eu un nom, des indigènes.

Dans le progrès que doit fatalement suivre la Nomenclature, il me paraît bien certain que tous les noms spécifiques actuels ne seront conservés qu'à titre de souvenir. Ils tomberont en synonymie avec le nom devenu plus scientifique.

Ne faudra-t-il pas de plus en plus de précision ? Quand les biologistes

connaîtront, par exemple, les raisons pour lesquelles la même espèce varie dans sa taille, ses couleurs, son dessin, ses taches, etc.

Ne peut-on pas déjà supposer que beaucoup de ces variations sont dues aux différentes sortes de terrains sur lesquels vivent les végétaux nourriciers et que ces derniers, transplantés dans diverses sortes de terres, y puiseraient d'autres principes, d'autres causes entraînant d'autres effets ?

Si cette hypothèse avait quelque apparence de vérité, n'y aurait-il pas déjà un contrôle possible, celui qui consisterait à élever une même espèce sur le même végétal, cultivé dans des terres différentes ?

Je croirais volontiers qu'en cultivant le bouchak, plante nourricière d'*Acraea zitja*, dans des terres moins argileuses et moins humides, on obtiendrait des *A. zitja* moins rouge brique.

Je sais bien, pour l'avoir élevé en grand nombre, au Sénégal, à la Côte d'Ivoire, qu'*Euclea Dumolini* est gris et sur les ailes noir, que sa chenille est d'un beau vert clair, que ces couleurs n'ont apparemment aucune ressemblance avec les terres qui nourrissent les végétaux dont mange la chenille. Mais il y a peut-être des rapports étroits cependant, que les progrès de la Géologie, de la Chimie et de la Botanique nous feront comprendre un jour.

Cette remarque, faite sur *Euclea Dumolini* et beaucoup d'autres espèces, ne m'empêche pas de penser qu'il y a corrélation étroite entre le sol, le végétal et l'insecte, que ce dernier devrait forcément se ressentir des modifications qu'on pourrait faire subir aux deux premiers.

Inscrire seulement sur l'étiquette d'un papillon « *Acraea zitja* Madagascar » est très insuffisant, la Grande Ile comportant une étendue de 592.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus que la France et la Belgique réunies.

Je pourrais tromper sans peine un spécialiste des *Acraeas*, non averti, en lui présentant quatre exemplaires d'*Acraea zitja* choisis à dessein et que je prétendrais avoir pris à des époques différentes, à Diégo-Suarez, Fort-Dauphin, Tuléar et Tamatave.

L'iconographie actuelle est tellement insuffisante que, malgré l'ouvrage du Dr Seitz, que je possède depuis 1914, je n'ai jamais pu identifier, à coup sûr, beaucoup des espèces que j'ai capturées à la Côte d'Ivoire et à Madagascar.

L'exemple d'*Acraea zitja* me fait comprendre aujourd'hui que je devais moins accuser mon ignorance que la figuration.

Dans les espèces que je n'osais identifier, les années précédentes, je trouvais toujours d'énormes différences entre les figures du Dr Seitz et les exemplaires pris par moi. Cette hésitation durera tant qu'il ne s'agira pas d'espèces que j'aurai élevées ou d'autres dont mes exemplaires ne différeront pas de la figure de l'ouvrage de Seitz.

L'auteur du livre « Les Macrolépidoptères du Globe » trompe donc ses lecteurs en leur donnant une figuration par trop incomplète. Il les trompe sans le savoir s'il n'a vu lui-même qu'un petit nombre d'exemplaires d'*A. zitja*.

Aux entomologistes anglais

Je remercie vivement M. Rowland-Brown, membre la Société entomologique de Londres, qui a bien voulu publier en anglais dans *The Entomologist* une analyse de ma première brochure.

Cette analyse m'a valu de nombreuses lettres — 10 novembre — des lépidoptéristes anglais, que je remercie vivement mais auxquels il m'est impossible de répondre par lettre.

Ma production, que je voudrais au moins quintupler le plus tôt possible, est déjà trop forte pour que je puisse de plus faire des envois aux collections particulières, même les plus riches.

Je ne pourrais fournir qu'un très grand Comptoir, dont le personnel et l'outillage seraient assez importants pour faire les choix que désirent les collectionneurs.

Plus mes envois seront élevés, plus le déchet, inévitable, diminuera : le prix de revient sera d'autant moins élevé que la production sera grande, et par suite le prix de vente baissera aussi de plus en plus.

J'espère pouvoir arriver dans quelques mois à rendre le déchet presque nul, en emballant le plus grand nombre des papillons sans papillottes, et en désinfectant les boîtes d'expédition une fois pleines avant de les fermer.

Il m'est impossible de faire traduire cet ouvrage en anglais avant mon arrivée en France — probablement 1920.

Dans le cas où des entomologistes croiraient utile de faire part de mes projets à ceux de leurs compatriotes qui ne comprennent pas le français, je leur serais reconnaissant de vouloir bien faire paraître dans une revue une analyse dans leur langue.

Prière à tous mes lecteurs

Le tirage de cette publication a été longuement retardé par suite du manque de caractères à l'Imprimerie : il a dû être fait en quatre fois.

De plus, les courriers entre Mananjary et Tananarive sont devenus rares — un par semaine.

Pour éviter un nouveau retard, j'adresserai cette brochure sans l'accompagner d'une lettre d'envoi : j'ai pu du reste répondre à tous ceux qui ont bien voulu m'accuser réception de « Dix ans de chasses » et dont la lettre n'a pas été perdue.

Je prie ceux qui voudront bien me répondre de recommander leur lettre, en raison de l'incertitude dans laquelle je suis de rester plus longtemps à Mananjary, à Madagascar. Le découragement que j'éprouve en tant qu'instituteur colonial depuis de longues années me fait désirer une fois de plus mon retour définitif en France, cet honnête et si doux pays de France, où les petits sont traités avec humanité. Instituteur de troisième classe depuis 1908, en Afrique occidentale, j'ai quitté ce groupe de colonies en 1911. J'y suis retourné en 1913, à la Côte d'Ivoire, pour pouvoir chasser les papillons pendant mes loisirs.

Parce que je venais à Madagascar pour la première fois, en 1916, je dus, âgé de 43 ans et père de quatre enfants dont deux au front, débiter comme instituteur de cinquième classe au traitement mensuel de 283 francs, après vingt-cinq ans de services dont onze en France. Cette situation aux colonies est inférieure à celles qu'on y donne à de tout jeunes gens à leur début.

Du fait qu'il m'était donné un poste d'instituteur-adjoint à Diégo-Suarez, une institutrice créole que je devais remplacer allait être chassée dans les vingt-quatre heures sans aucune indemnité. La situation d'institutrice auxiliaire, que je rencontre pour la première fois, est plus malheureuse à Madagascar que celle d'une domestique, en France. A cette dernière, il est donné huit jours pour chercher une autre situation. L'institutrice auxiliaire peut être brutalement congédiée, par télégramme, sans avoir droit à une indemnité de licenciement, cela prévu par les règlements.

Quand l'institutrice auxiliaire débute, elle reçoit un salaire journalier de cinq francs, sauf pendant les vacances et les jours de maladie.

De sorte que j'ai pu voir l'une de ces malheureuses, grelottant de fièvre, se traîner à l'école tout de même pour ne pas perdre les cinq francs avec lesquels l'Administration coloniale entend qu'elle vive. Pour pouvoir envoyer quelque argent à son mari, qui était au front, elle avait le courage de donner des leçons particulières qui lui étaient généreusement payées à raison de 0 fr. 75 l'heure par des gens que la guerre enrichissait à raison de quelque cent mille francs par an.

Fallait-il que cette femme — plutôt jolie — eût l'honnêteté chevillée dans l'âme pour ne pas dire adieu à l'agréable carrière de l'Enseignement, cette situation tant enviée pour ses vacances par ceux qui touchent de beaux émoluments et dont le travail serait un repos pour une institutrice!

A mon arrivée à Mananjary, je ne pus trouver de logement et je m'estimai bien heureux de prendre, comme abri, une vieille boutique indécrassable de Chinois — moyennant cinquante francs par mois.

En revanche, les instituteurs qui trouvent un logement à leur arrivée dans un poste reçoivent 400 francs d'indemnité annuelle de direction (?...!!)

Je fus promu à la troisième classe, à partir du 1^{er} juillet, ce qui fait qu'après être resté du 1^{er} janvier 1908 au 30 juin 1918, en troisième puis en cinquième classe, je recommence une nouvelle période — de dix ans sans doute en troisième classe.

Si à mon départ prochain de Madagascar, je demandais un poste d'instituteur en Indo-Chine, je devrais, de nouveau, débiter en cinquième classe, comme à dix-huit ans.

.....

Cette publication sera envoyée, recommandée, à tous les membres de la Société entomologique de France, à tous les établissements et sociétés scientifiques inscrits sur le Bulletin de la Société entomologique de France de janvier 1917, à MM. les Professeurs, aux collectionneurs.

Elle sera également adressée à la Société entomologique de Londres, aux établissements scientifiques d'Amérique dont M. le Consul d'Amérique à Tananarive — que je remercie vivement — a bien voulu me donner les adresses; aux entomologistes des autres pays qui la désireront, jusqu'à épuisement des mille exemplaires que je fais tirer.

Pour paraître prochainement :

Les Bienfaiteurs et les Malfaiteurs de l'Entomologie

Le plus grand marchand de papillons du Monde

Le Roi des Puces, Empereur des Poux

La Féodalité actuelle de nos Colonies est plus puissante que ne l'a été celle que la France a abolie en 1789.

Dernier avertissement.

Je prie le collectionneur pour qui j'ai chassé en 1916-17, à Diégo-Suarez, de me régler la somme qu'il doit d'après les conditions qu'il a faites lui-même : verbalement, en retenant la totalité de mes chasses ; par écrit, en me promettant six pences par papillon. Les cent vingt mille papillons que je lui ai choisis dans les 170 mille que j'avais pris (et que j'aurais dû lui adresser tous), que je lui ai adressés à mes risques et périls, malgré les catastrophes survenues en Méditerranée, sont arrivés à destination depuis plus d'un an.

Ce collectionneur prétend que le règlement définitif ne pourra être fait :

- 1° qu'au retour de celui de ses employés qui est absent d'Angleterre depuis deux ans : qu'advient-il si cet employé mourait ?
- 2° qu'au moment où tous les papillons seront étalés.

Je prie les entomologistes qui connaissent les Lois de vouloir bien me dire si je puis être rendu responsable des dégâts commis pendant les voyages par les parasites.

Après m'avoir demandé lui-même, de vive voix, de lui réserver la totalité de mes chasses (sans doute pour avoir la priorité de la détermination des espèces nouvelles), et après avoir reçu tous mes envois, ce collectionneur me fait de nouvelles conditions, disant qu'il conservera pour lui vingt-six exemplaires par espèce et le reste pour moi. Ce serait un premier choix à 0 fr. 70 le papillon.

Dans le cas où des Juges devraient se prononcer dans cette affaire, je ne pourrais évidemment prouver ce qui m'a été demandé verbalement. Mais il me semble que des magistrats non lépidoptéristes même comprendraient qu'un instituteur ne peut vraiment pas s'offrir une collection de cent et quelques mille papillons, surtout quand il a commis l'erreur dans sa jeunesse de s'offrir une collection de quatre enfants — dont trois auraient pu être tués pour le bon plaisir du roi de Prusse, qui avait le désir de bien caser sa petite famille, et celui d'imiter et de surpasser Napoléon.

J'estime qu'en dehors du droit que j'ai de me défendre, j'ai aussi le devoir de signaler aux entomologistes les causes pour lesquelles les progrès que pourrait faire rapidement l'Entomologie sont arrêtés.

La plupart des collectionneurs ignorent encore les procédés qui sont employés et qui découragent les chasseurs. Ils pensent que les collectionneurs les plus fortunés sont désintéressés, alors que certains d'entre eux sont seuls responsables des prix scandaleux qu'atteignent les papillons. Ces soi-disant collectionneurs, profitant de la considération imméritée qu'ont pour eux les petits collectionneurs abusés, ne craignent pas de tromper la Science elle-même pour satisfaire leur incompréhensible appétit du gain.

Je publierai donc du même coup en mars prochain les trois premières brochures annoncées ci-dessus avec la photographie de lettres qui éclaireront la religion des entomologistes d'esprit vraiment scientifique.

Si les entomologistes sont bien convaincus que la seule façon de faire cesser définitivement les guerres était d'abattre sans pitié ceux qui en profitaient le plus, qu'ils se groupent donc pour abattre aussi les plus gros profiteurs de l'Entomologie, ceux qui les trompent froidement, ainsi

que la Science, pour le seul bonheur d'augmenter les énormes fortunes dont ils pourraient faire cependant si bon emploi.

Quelle plus belle alliance pourrions-nous faire qu'une Société dans laquelle nous serions tous indistinctement actionnaires, profiteurs modestes ? Nous offririons à Dame Entomologie, que nous aimons tous, une part royale dans les bénéfices.

Si les lépidoptéristes veulent bien m'aider à faire une estimation exacte de notre budget annuel, ils seront bientôt persuadés, comme moi, qu'il s'agit d'une somme énorme qu'il est enfin temps de partager avec un peu d'humanité et au plus grand profit de l'Entomologie.

Personne ne niera, je pense, que la bimbeloterie entomologique nous sera d'un puissant secours. Il y aura toujours plus d'acheteurs que de connaisseurs et en attirant de nouveaux acheteurs par de la publicité, nous formerons de nouveaux connaisseurs.

N'est-ce pas là encore un but scientifique ?

Pourquoi les Profiteurs, comprenant que leur bon vieux temps sera fini peu après qu'une Société des lépidoptéristes — puissante — aura été créée, ne se joindraient-ils pas à nous ?

Ils profiteraient encore, comme nous, au prorata de ce qu'ils auraient apporté. Cela leur éviterait en même temps de se faire connaître, de se signaler eux-mêmes par le silence.

Mananjary, 17 décembre 1918.

PREMIÈRE PARTIE

Etude de la Collection lépidoptérologique

SOMMAIRE

	PAGES
Combien y a-t-il de collectionneurs de papillons ?	11
Comment procéder pour évaluer, le plus exactement possible, ce que dépensent les collectionneurs chaque année ?	11
Ce que nous savons sur quelques ventes	12
Ce que croit le grand public	13
Une petite digression à propos d' <i>Urania riphæus</i>	14
Comment pourrait-on intéresser les curieux à la collection ?	16
Evaluations fantaisistes du budget annuel des collectionneurs	17
Qu'est-ce donc qu'un collectionneur fortuné ?	17
Comment estimer le budget qui nous intéresse ?	19
Ce que je crois de la psychologie du collectionneur	19
Le commerce des papillons ne valait-il pas déjà la peine qu'on s'en occupât exclusivement ?	20
Où donc vont les millions que dépensent les collectionneurs de pa- pillons ?	23
A qui revient la plus grosse part ?	23
Comment on pourrait augmenter considérablement et très rapide- ment le nombre des collectionneurs ..	24
Un rêve : l'Avenue de l'Opéra	26
Quelques mots sur la faune lépidoptérologique de Madagascar	31
Contribution à l'étude scientifique et commerciale d' <i>Actias cometes</i>	32
Liste des critiques que doivent logiquement me va- loir quelques chapitres de cette première partie..	34

DEUXIÈME PARTIE

Les Cent Réponses

SOMMAIRE

	PAGES
Pourquoi les cent Réponses me sont parvenues le 8 Août seulement...	45
Lettres de : M. Edmond Perrier, Directeur du Muséum.....	45
— M. le Professeur Bouvier, Directeur du Laboratoire d'Entomologie du Muséum.....	48
-- M. le Professeur Trouessart, Directeur du Laboratoire de Mammalogie et d'Ornithologie du Muséum.....	49
— M. A. Ménégaux, Assistant de Mammalogie et d'Orni- thologie du Muséum.....	50
— M. le Sénateur Bepmale.....	51
— M. le Docteur en Philosophie E. Hartert, Directeur du « Zoological Muesum » de Tring-Herts.....	52
— M. l'Ingénieur Principal de l'Institut scientifique et indus- triel.	53
— M. D. A. Longuet, Administrateur de la Revue <i>Les</i> <i>Musées de France</i>	54

Etude des rapports qui existent entre tous les Lépidoptéristes

Comment nous divisons les Lépidoptéristes.....	55
Comment il faut les classer.....	56
Création d'une Société par actions avec limitation dans les Bénéfices..	57
Curieuse constatation relative au commerce d'Actias Cometes.....	58
La chasse aux papillons diverses pendant la nuit.....	60
Contribution à l'étude d' <i>Acreea zitja</i> Bsd	61
Identification.....	62
Aux entomologistes anglais	65
Prière à tous mes lecteurs	65

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00083 9134